

Parlons patois

Village de Forez

Patois vivant

Ce numéro 100 des *Cahiers de Village de Forez* regroupe 40 courts textes en patois forézien avec traduction en français. Ils ont été publiés de février à décembre 2011 dans la rubrique de *la Liberté* intitulée "Parlons patois".

Ces morceaux choisis sont représentatifs du patois forézien avec ses nombreuses variantes : du pays d'Astrée, de la région de Saint-Jean-Soleymieux, de la montagne de Saint-Bonnet-le-Courreau, de la plaine...

Ils ont tous été rassemblés dans le cadre des activités du groupe *Patois vivant* du Centre social de Montbrison, le plus souvent au cours des veillées qui se sont tenues de 1976 à 2011. Une quinzaine de patoisants, hommes et femmes, racontent des souvenirs, des anecdotes, des histoires cocasses, disent leurs poèmes, rapportent des chansons ou des comptines... Ils évoquent avec bonhomie un monde aujourd'hui presque totalement disparu.

Merci à l'hebdomadaire *La Liberté* d'avoir contribué à faire connaître et sauver ce "petit trésor" patiemment recueilli.

Patois Vivant

Marguerite nous encourage...

Marguerite Gonon, bien sûr ! Et à parler le patois... La dame de Poncins, que tout Forézien connaît, était le 14 avril 1977 au Centre social de la rue des Clercs, à Montbrison, invitée par le tout jeune groupe "Patois Vivant". La causerie était à la fois savante et familière et la salle bondée. Marguerite a parlé avec malice et érudition du vieux langage du pays. Et, quelques jours plus tard, elle a répondu en patois à la lettre de remerciements du Centre social :

"Eh ban ! dizi-me don ! o sere ban malhereux d'être paya pe vouos ayi piâyi l'autre sâè! Ne semons-tu pàs vézins ? Et pensâs-vâère si je fèzèyans ma groussa de démèna le batiyon davant de si biaux mondes !

Alle, Alle ! Parlans pàs de lou liards, entremi de ne-z-autres : pourriôs pâ me payi, d'abôrd ! Z'ayi pàs pro de mouounaya ! Continuyâs mâque de bian fére l'ouvrage que vouos fézi.

A n'otra vaè, si le Bon Djeu zou vouot ! Ménagi vouos, tartous !

E si gna de mondes qu'ant envya de nos contâ de vieux contes de le-z-autres vaès, dizi-no-zou ! Grand mèci tartous !

Marguerite Gonon, le 20, avril 1977"

Ajoutant même la traduction "pour les malheureux non-patoisants" :

"Eh bien ! dites-moi donc ! ce serait bien malheureux d'être payée pour vous avoir parlé l'autre soir ! Ne sommes-nous pas voisins ? Et pensez voir si je faisais ma grosse [mon importante] de démèner le batiyon [de remuer le battoir à linge : la langue] devant de si beaux mondes !

Allez, allez ! Ne parlons pas des liards [de l'argent] parmi nous autres : vous ne pourriez pas me payer, d'abord ! Vous n'avez pas assez de monnaie ! Continuez seulement à bien faire l'ouvrage que vous faites.

A une autre fois, si le Bon Dieu le veut ! Ménagez-vous, tous.

Et s'il y a des mondes qui ont envie de nous conter de vieux contes des autres fois, dites-le nous ! Grand merci à tous !"

Merci voisine, pour vos encouragements ! En 2011, nous continuons encore.

On peut écouter la causerie de Marguerite Gonon sur le site <http://forezhistoire.free.fr> page : "Écoutons le patois forézien".

*

* *

Lu ralèye

Djîn lo Plane, lu ralèye se passavon toujours lo djiominche ; è touto la semana fouli trènè soye de bouésson, soye de vieu moursé de bo, enfin tou se ke pouyi trènè, è pa tu so parci ke n'an foyon in ta gro koumo ina mouézon. Mè é l'alumavon pa tro pré de lé mouézon, parce ke n'y an'a ke gueulavon : ou feze tro d'ore kante le ta ère tro gro.

Oué mè ! le fayan gro éssipré : si n'y ave ino jouéne ke pouye pè sotè, lu garsou l'y édavon, è pi si é toumbave dedjin se mariave djîn la saison. Ou fouli le sotè. Moué o l'ère gro, moué ou fouli sotè loin è, devé, n'y aye ïn sakré brazié, è po sotè, l'ézitévon.

Alor on atandan de sotè, feyon le tour tan ko l'ère pè bian tuo. Moué o l'ère gro, moué foule lontin, è moué virèvon lontin otour, te konprin ! Devé tournèvon doué our ovan de sotè è n'y on o ke s'énuyavon ; é vouyon alè kère d'égue po le tchouè, mè n'y ave d'ampécheman !

Kant'é koumansave a me plu y avé de brèza, vouère plu fossile o sotè, è chakun le sotève koum'o pouye.

Pierre Dumas (1911-1995)

Les feux de joie

(du Mardi gras)

Dans la Plaine, les feux de joie se passaient toujours le dimanche ; et toute la semaine il fallait traîner soit des buissons, soit de vieux morceaux de bois, enfin tout ce qui pouvait se traîner, et pas tout

seul parce qu'on en faisait un tas gros comme une maison. Mais ils ne l'allumaient pas trop près des maisons parce qu'il y en a qui gueulaient [s'il avait] fait trop de vent [ou que] le tas soit trop gros.

Oui mais ! On le faisait gros exprès : s'il y avait une jeune [fille] qui ne pouvait pas sauter, les garçons l'aidaient, et puis si elle tombait dedans, elle se mariait au cours de l'année. Il fallait le sauter. Plus il était gros, [plus] il fallait sauter loin et, parfois, il y avait un sacré brasier, et pour sauter, on hésitait.

Alors en attendant de sauter, nous tournions autour tant qu'il n'était pas bien éteint. Plus il était gros, plus il fallait longtemps, et plus on tournait autour longtemps, tu comprends ! Parfois, on tournait deux heures avant de sauter et il y en avait qui s'impatientaient ; ils voulaient aller chercher de l'eau pour l'éteindre, mais il y avait de l'empêchement !

Quand il commençait à ne plus y avoir de braise, c'était plus facile à sauter, et chacun le sautait comme il pouvait.

(Patois de la plaine, recueilli au cours d'une veillée au Centre social de Montbrison, extrait de "*Patois Vivant*", n°2, mai 1978)

*

* *

Chanson d'Ecotay

Cette chanson pleine d'humour a été composée vers 1850. Elle a été chantée en patois d'Ecotay par Mme Boibieux au cours d'une veillée *Patois vivant en 1977* au Centre social de Montbrison.

Vé Kouté se krayon bian fîn
Se son levo de gran madjîn.
E son alo o lo foyi
Dedjîn le boué de Joyi.
Le guèrdo lou z'o prè
Vou fuye don bian fouè

Vé Kouté l'on foué batjir in klouchi
O lo simo d'in rouchi.
E l'an beto tré biaté
Ke son touté jabiassé.
E son t'abiyé de gri
O lo modo do paï.

Vé Kouté l'on foué batjir in kouvon
Ke done su le von.
E n'y an beto tré z'étaje,
Vun po fére sechè lou fromage,
Vun po fére la buya,
L'otre po chantè alélouya !

Vé Kouté l'on foué batjir in pon
An ékorsi de melon.
E si vïn in égaje,
Tou le monde seron o lo naji,
E Bayle le bouchi
Passoro le proumi.

*

* *

A Ecotay ils se croient bien fins
Ils se sont levés de grand matin.
Et sont allés à la feuille (1)
Dans le bois de Joyi (2).
Le garde les a pris
Ce fut donc bien fait.

A Ecotay ils ont fait bâtir un clocher
A la cime d'un rocher (3).
Ils y ont mis trois béates (4)
Qui sont toutes "jabiasses" (5).
Elles sont habillées de gris
A la mode du pays.

A Ecotay ils ont fait bâtir un couvent (6)
Qui donne sur le vent.
Ils y ont mis trois étages,
Un pour faire sécher les fromages,
Un pour faire la lessive,
L'autre pour chanter alléluia !

A Ecotay ils ont fait bâtir un pont
En écorce de melon.
Et s'il vient une inondation,
Tout le monde sera à la nage,
Et Bayle le boucher
Passera le premier.

(1) Ils sont allés ramasser des feuilles mortes pour bourrer les paillasses.

(2) Le *Joyi* : est-ce un nom propre (Jay), une allusion au châtelain ou au surnom des habitants du village, *lou jé*, les coqs ?

(3) Evocation de la restauration et de l'agrandissement de l'église par le curé Jean-Marie Georges Rival en 1845-1846.

(4) Des religieuses plutôt que des béates telles que l'on en trouvait dans le Velay.

(5) Idiotes, imbéciles, cf. le *Dictionnaire du patois forézien* de L.-P. Gras.

(6) Allusion à la construction de la cure.

Le charivari

Dans les années trente à Saint-Bonnet-le-Courreau, une vieille coutume :

Kan in veve se remariave foule fére le trokossin ou charivari. Mè avan fo demondè si o lé konsonton, si le veve vo bayè séke. E si o baye ron, fo fére la charivari !

Kinze jour, tré semané avan ke P. se marye, koumo vouère me le plu jouéne de la bando é n'on proufitavon. "Vé t'on demandè si P. o vo payè a bere, se ko vo fére, ou si o baye séke è si o baye ron foron le charivari".

Alor, je me pointe chi P.

- Vou mariè, foudro nu bayè tan po séke, payé o bère.

- O, kan seré mario je vou payaré o bere, mè pa le mouman je vole ron bayè.

Alor tou lu si, apré supè, vouère o l'iver, avan le Mèr grè bion sur, nu réunissian trétu, de kasserolé, de kléron, tou se ke féze de bru, même lu chi ke japavon. Fezian tou le tour do violaje tu lu si, kinze jour de ton : é bin è bon, è bin è bon !

La jour do mariaje, le sand, lou fianso possavon po le violaje, mountavon po le chemi, o pié. Alavon de vé Plancha o Sîn-Boune. E nu, por dori, é bin é bon !

Lou akoumpagnèron jusko chemi de vé Sîn-Boune, é pui filèron è nu tournèvon virè. E touté lé gamèlé, lé mountèron o lo simo do tiyeul, é li an demouro du tré z'an !

*

* *

Quand un veuf se remariait il fallait faire le tracassin ou charivari. Mais avant il faut demander si le veuf est consentant, s'il veut donner quelque chose. Et s'il ne donne rien, il faut faire le charivari !

Quinze jours, trois semaines avant que P. se marie, comme c'était moi le plus jeune de la bande, ils en ont profité. "Va-t-en demander si P. veut payer à boire, ce qu'il veut faire, ou s'il donne quelque chose et, s'il ne donne rien, on fera le charivari".

Je me pointe chez P. :

- *Vous vous mariez, faudra nous donner un peu quelque chose, payer à boire.*

- *Quand je serai marié je vous payerai à boire, mais pour le moment je ne veux rien donner.*

Alors, tous les soirs, après le souper, c'était en hiver, avant le Mardi gras, bien sûr, nous nous réunissions tous, [avec] des casseroles, des clairons, tout ce qui fait du bruit, même les chiens qui jappaient. Nous faisons le tour du hameau, tous les soirs, quinze jours de suite : et bing et bang , et bing et bang !

Le jour du mariage, le samedi, les fiancés passèrent par le hameau, montèrent par le chemin à pied. Ils allaient de Planchat à Saint-Bonnet. Et nous, par derrière, et bing et bang !

On les a accompagnés jusqu'au chemin de Saint-Bonnet, et puis on a filé et on est revenu. Et toutes les gamelles, on les a montées à la cime du tilleul. Elles y sont restées deux, trois ans !

Jean Chambon (1915-1994)

(souvenir raconté au cours d'une veillée, extrait de *Patois Vivant*, n° 1, novembre 1977)

*

* *

Lou rampoyö de sèle

La scène se déroule dans les années trente au hameau du Verdier, commune de Saint-Jean-Soleymieux.

Ere bian suvin de bôhémyin. Rampoyèvon lé sèle ô de dzinto paille de blouo ékouyu. Lo fourgnan, yèlou fojon le trovè, plu z'ou moin bian, ma enfin, ken'ère fai.

Me ropèlu d'un Italien de Turin è de sou dou gorçou. Fojon lé sèle. eron orivo le modye avec loure z'utye. Olèron sétuna in frêsse. Mon père oye preporo lou borou ô de vieu boué de frêsse, è fourgné lo

paille. E le lindemouo devéssë oyan sè sèle nouove vé lo mësu. N'ai intyé quatre ô me, tudzour avec lo mëmo paille.

Klou trë z'ouomou èron voyin è pa désogreyablu. Le plu fai po rire è que compregnon in pouo nôtron potué. Semblève le lour. E pa talomin étunan.

Ne z'oyon præ onze fran po sèlo è gnuri ludzo. Mon père lou poyè soissanto sè fran le 3 juin dye je nö cin trinte vun. E morquo chu son caillè de contu.

Les rempailleurs de chaises

C'étaient bien souvent des bohémiens. Ils rempaillaient les chaises avec de la jolie paille de seigle battu. Nous la fournissions, eux faisaient le travail. Plus ou moins bien, mais enfin, c'était fait.

Je me rappelle un Italien de Turin et ses deux fils. Ils faisaient des chaises. Ils étaient arrivés le matin avec leurs outils. Ils allèrent couper un frêne. Mon père avait préparé les barreaux avec du vieux bois de frêne, et il fournit la paille. Et le lendemain soir, nous avons six chaises neuves à la maison. J'en ai encore quatre chez moi, toujours avec la même paille.

Ces trois hommes étaient vaillants et pas désagréables. Le plus drôle c'est qu'ils comprenaient un peu notre patois. Il ressemblait au leur. Et ce n'est pas tellement étonnant.

Ils nous avaient pris onze francs par chaise et nourris, logés. Mon père leur paya 66 francs le 3 juin 1931. C'est marqué sur son cahier de comptes.

Jean de Vé Bounaire

(extrait de Jean Chassagneux, *Un patois francoprovençal : Saint-Jean-Soleymieux*, Village de Forez, 2010)

*

* *

Noutron poué, noutron égo

Notre puits, notre eau

Derrière la maison nous avons un puits... L'eau, un bien précieux, en ville comme à la campagne.

Dori lo mouéson, j'oyan ïn poué

O l'ère pa bian bouon.

Tou louz' etchio que le Bon Djo
foué

Lé sèye roclayouon le fouon

O l'ère plon o l'on dori

Quand n'oye d'égo lou plon
chimi.

Coumo o l'ère o vïn pè do fumi

N'on beyan jomè ji.

Lou ivèr, po le bétchè,

N'on sorvian po l'oberè.

De ton on ton, po lo buyè,

J'orivoyan o l'onpluyè.

So porto bodaye tro bè.

Foule bian lo teni sorè

Porcique lou petchi mouéné

Derrière la maison, nous avons
un puits.

Il n'était pas très bon.

Tous les étés que le Bon Dieu
fait

Les seaux raclaient le fond.

Il était plein en fin d'année

Quand il y avait de l'eau les
pleins chemins.

Comme il était à vingt pas du
fumier

Nous n'en buvions jamais.

Les hivers, pour le bétail,

Nous nous en servions pour
l'abreuver.

De temps en temps, pour la
lessive,

Nous arrivions à l'employer.

Sa porte ouvrait trop bas.

Il fallait bien la tenir fermée

Parce que les petits enfants

Orion pouyu se n'i neyè.

Auraient pu s'y noyer.

Djïn lo bocha ino sourci pissaye,

Dans le "bachat" une source
coulait,

Bouno soi djisan,

Bonne soit-disant,

Mè po ton sechan,

Mais par temps sec,

Souon égo nou lo mesuraye.

Son eau nous était mesurée.

Lo poué l'o débouyo

Le puits s'est écroulé.

O l'é pè remounto.

Il n'est pas rebâti.

L'égo, yore, lo tchiron pè

L'eau, aujourd'hui, on ne la tire
pas ;

E l'é bouno mè lo fo poyè.

Elle est bonne mais il faut la
payer.

Poème de **Maurice Brunel**, en patois d'Essertines, lu au cours
d'une veillée *Patois vivant* au Centre social de Montbrison.

*

* *

La mountagni

Des poètes patoisants ont chanté la montagne – particulièrement
Pierre-sur-Haute – comme Valérie Laurent :

Lo mountagni é jonto

La montagne est jolie

E t'ofre se k'él o :

Elle t'offre ce qu'elle a :

So breyassi, so tèro,

Sa bruyère, sa terre,

L'oriyon, la vyoletto,

La jonquille, la violette,

L'égo, la regolissi.

L'eau, la réglisse.

La mountagni è bouno
Amasso se k'él o :
Jansano é ornika
E l'orèlo è l'anpoué
La bèrbo de sopïn...
Lo mountagni é doussi !

Mè o fo lo komprondre
L'èr i yé vi é bouon,
Ji de bru, ji de mè,
Ni poussyéri, ni fün.

La montagni é duro
De vé on plon ivèr !
Akoto, é se plïn
Vé l'Olo é vé Chorsïn !
O fo pè i olè
Me l'ovizè de luïn.

Si te vo la kounutre
Aton le mé d'abri,
ou de juïn ou de stombro.
Sujé ïn jor byon chlyèr
E pèr de gran modjïn
Son te pressè tout'o travèr,
Son te lassè jusko byon tèr.

Mèrcho, mouno é mouno ïnkor
De vé Rochi, de vé Gourgouon

La montagne est bonne
Prends ce qu'elle a :
Gentiane et arnica,
Et l'airelle et la framboise,
La barbe de sapin...
La montagne est douce !

Mais il faut la comprendre
L'air y est vif et bon,
Aucun bruit, aucun mal,
Ni poussière, ni fumée.

La montagne est dure,
Parfois en plein hiver !
Ecoute, elle se plaint
A l'Oule et à Chorsin !
Il ne faut pas y aller
Mais la regarder de loin.

Si tu veux la connaître
Attends le mois d'avril
Ou de juin ou de septembre.
Choisis un jour bien clair,
Et par de grand matin
Sans te presser et tout à travers,
Sans te laisser jusque bien tard.

Marche, monte et monte encore !
De Roche, de Gourgouon,

Vé Garnio, vé Kolégni
Jusko "Pierre-sur-Haute".
D'itche te vé Chlyormon,
Te vé jusko Mouon Blan.
Mountagni, o ma mountagni !

De Garnier, de Coleigne
Jusqu'à Pierre-sur-Haute.
De là tu vois Clermont,
Tu vois jusqu'au Mont-Blanc.
Montagne, ô ma montagne !

Valérie Laurent

(patois du canton de Saint-Georges-en-Couzan, poème lu par l'auteur au cours d'une veillée patois en 1977 au Centre social de Montbrison, rue des Clercs ; on peut entendre ce poème sur le site <http://forezhistoire.free.fr>)

*

* *

Les fréquentations d'autrefois

On sourtan de lo messo, fezian dansé lé fiye ; è an dansan demandayon : "onté vé on chan devé sir ?" è é djeze : "o tel ondre."

- T'onboché-tu ?

- Oua, oua, t'o mè k'o veni !

- Bon !

Alor opré gouta, partian o pié bian sur, é t'alaye o l'ondre indiko, on chan lé feye ou lé vaché.

Mè, ya de mouman, ke la plèsse ère préze. Y oye in otre avan, è te pouyè pè t'on allè koumé tion, è te t'assetave o kouti, è n'y aye doué amouru po ino fiye. Alor apré, le premi arivo demourave su plèsse, è le dori arivo s'on alave le premi, léssave l'otre a lo plèsse.

Ou demourave in an, douz'an o se frékantè koumé tion.

Finalamon le garsu alave veur lu paron de la fiye, pui apré soupè s'analavon o bal si n'i ayeu la fête o payi, è lez'akourdaye se fezion.

En sortant de la messe, nous faisons danser les filles ; et en dansant nous demandions : "où tu vas en champ cet après-midi ?" Et elle disait : "à tel endroit".

- Est-ce que tu embauches ?

- Oui, oui, tu n'as qu'à venir !

- Bon !

Et après le repas, nous partions, à pied, bien sûr, et tu allais à l'endroit indiqué, "en champ" les brebis ou les vaches.

Mais, parfois, la place était prise. Il y en avait un autre avant, et tu ne pouvais pas t'en aller comme ça ; et tu t'asseyais à côté ; et il y avait deux amoureux pour une fille. Alors ensuite, le premier arrivé demeurait sur place, et le dernier arrivé s'en allait le premier, [il] laissait l'autre à la place.

On restait un an, deux ans à se fréquenter comme ça.

Finalement le garçon allait voir les parents de la fille, puis après le souper, ils s'en allaient au bal si c'était la fête au pays, et les accordailles se faisaient.

Jean Chambon (1915-1994)

(raconté en patois de Saint-Bonnet-le-Courreau par Jean Chambon au cours d'une veillée *Patois Vivant* en 1978, Bulletin n° 2 , mai 1978).

*

* *

Accordailles d'autrefois

Djïn lé grossé mouézon, foule trouvé koku po mariè la fiye :

- Te po pè me non trouvé vun ?

- Si, si te trouveron étion !

Si é l'èron bian kouraju é montavon vé la Civère é trouvavon toujours koku.

E kant'é prézantavon la futura, éko jour, po lu du patron, vouère la vizito de lé vaché. E l'avizavon le ta de fougouri. Kan é l'ayon du, tré fiyé o marié, é l'amenèvon pè le fougouri, é le léssavon , è ou feze ino grosso fougourère : le mouézon ère riche !

E l'avizévon le ta de fougouri, alavon vé l'étrèble avizè lé vaché ; è tounbavon d'akor : "koumbian te bayé o kela fiye ? " Le marchandaje, koua !

Apré ou se payave le kafé k'ère assé rère. E la futura bèla mère avizave sa futura béla fiye ; é bayave le ju, feze sukrè la premère. Si jamé é betave du moursio de sukre, O ! é l'aye pè viro le tchio, lo bèla mère de djere o so fiye : "t'è veu koumo é lé gourmando, é sé sukrè, é sé betè du moursio !"

*

* *

Dans les grosses maisons, il fallait trouver quelqu'un pour marier la fille :

- Tu ne peux pas m'en trouver un ?

- Si, si, on te trouvera ça !

S'ils [les marieurs] étaient bien courageux ils montaient à Valcivières et trouvaient toujours quelqu'un.

Et quand ils présentaient la future, ce jour, pour les deux patrons, c'était la visite des vaches. Ils regardaient le tas de fumier. Quand on avait deux, trois filles à marier, on n'emmenait pas le fumier, on le laissait et ça faisait un gros tas : la maison était riche !

Ils regardaient le tas de fumier, allaient à l'étable examiner les vaches ; ils tombaient d'accord : "Combien tu donnes à cette fille ?" Le marchandage, quoi !

Ensuite, on payait le café qui était assez rare. Et la future belle-mère examinait sa future belle-fille ; elle versait le café, la faisait se sucrer la première. Si jamais elle mettait deux morceaux de sucre. Oh ! elle n'avait tourné le dos, [que] la belle-mère [se mettait] à dire à sa fille : "Tu as vu comme elle est gourmande, elle s'est sucrée, elle s'est mis deux sucres !"

Célestin Masson

(raconté en patois de Roche, extrait de *Patois Vivant*, n°2, mai 1978)

Le morétsa

Lou morétso èron nombru yelou : y oye bian de bétya po le poyi. Y oye lé vatse que nan yève suvin è lou tsovio o fora. De vè fouye faire lo couo po opéta son tour o lo fôrdje.

Le morétsa oye no grando vantère in ké. Trovoyève intre se z'inclun è so fôrdje : topève ou tyerève lo tsëno dö sufle. Nan l'intendye de loin. So fôrdje chïntyte lo foraille ou lo corno brula.

Tsa couo nan y odjuje de z'utye o opointa, no reye de tsovio o buyi, mè que d'uno. Ere l'ouomou indyemspinsablu dö poyi. Kan le mondu an plu yo lé vatse lou morétso an kaje dyesporéchu.

Le maréchal-ferrant

Les maréchaux étaient nombreux : il y avait beaucoup de bétail dans le pays. Il y avait les vaches qu'on liait souvent et les chevaux à ferrer. Parfois il fallait faire la queue pour attendre son tour à la forge.

Le maréchal avait un grand tablier en cuir. Il travaillait entre ses enclumes et sa forge : il tapait ou tirait la chaîne du soufflet. On l'entendait de loin. Sa forge sentait la ferraille ou la corne brûlée.

Parfois on lui amenait des outils à appointer, un soc de charrue à tremper, etc. C'était l'homme indispensable du pays. Quand les gens n'ont plus attelé les vaches, les maréchaux ont presque disparu.

Jean de Vé Bonnaire

(extrait de Jean Chassagneux, *Un patois francoprovençal : Saint-Jean-Soleymieux*, Village de Forez, 2010)

Le mônié, le boulondjé è lo boulondzère

De mônié, n'oye portu chu lou rivossou dô poyi. N'oye que mouyon ma po le bétya : le blouo, lo cheva, è odjujon lo möto. Ma biocouo mouyon le blouo è le frumin po le mondu. Z'ai dedzouo roconto : k'ant'olèvan tsandsa. Lou petyi moulë mè an tou dyesporéchu dô poyi.

Dyïn le tin le mondu oyon louron four è couyon louron pan. Ma y oye ôche le boulondjé que foje lo mitche è le "raboué" po lo féto. Kan t'èro o l'écouolo in pinchon, olèvo kar no yöro de mitche. Mo mère, tou lou më, olève regla lo foctyuro, poya lo "couotche do pan", coumo nan dyije. Ôro lou boulondjé fan tou de patyessorio.

Le boulondjé foje lo tourna kan t'oye couyu lo fourna dö tin que lo boulondzère tegno le mogosin. Possève dyin lou mozadzu, ovortye le mondu ô so côrno. Odyuje ôche kok'épissorio, ne z'évitève de lo tréna dô bour.

Jean de Vé Bounaire

Le meunier, le boulanger et la boulangère

Des meuniers, il y en avait sur tous les ruisselets du pays. Certains écrasaient pour les bêtes : le seigle, l'avoine, et ils amenaient la mouture. Mais beaucoup écrasaient le seigle et le froment pour les gens. Je l'ai déjà raconté quand nous allions "changer". Les petits moulins ont tous disparu du pays.

Autrefois les gens avaient leur four et cuisaient leur pain. Mais il y avait aussi le boulanger qui faisait la "miche" (le pain blanc) et la brioche pour la fête. Quand j'étais en pension à l'école j'allais chercher une livre de "miche". Ma mère, tous les mois, allait régler la facture, payer la "coche du pain" comme on disait. Maintenant les boulangers font tous de la pâtisserie.

Le boulanger faisait la tournée quand il avait cuit sa fournée pendant que la boulangère gardait le magasin. Il passait dans les hameaux, avertissait les gens avec sa corne. Il amenait aussi un peu d'épicerie. Ca nous évitait de la traîner du bourg.

Marchan d'éklio

Vouère ïn Ovargna, marchan d'éklio. O l'ove mè ina fiye. E ke lo fiye o voule bion la maryè. Mè, o l'ave onvio ké kouontune de fére virè le fouon. Alor o li dizi : "*Te te marié pa avé in intélèktuèl, ïn gué kouma tchion ! Te pron ïn gué ke sache travayè de sé man*".

E lo fiye, ou li pleye po bion. Pé, ïn bio jour, é se pouïnte. E l'ave tré laskèr avé yèle ; è lu prézanté o pére. Alor l'Ovargna djzi :

"Kou zavé bien bouno fassouon tu tré ! Mè poye mè la bayè o uïn. Alor ke fére ? E bon vouéze vou bayè ïn kouté è tan po de boué kou ya sou le chapié dé lé, è ko ke nou fara la plu jeonta cheviye, o l'ora la fiye".

N'y on'o du, é démarouon a tout'aluro, è le kouté è je te taye, è je te taye... E le trézième, lé doué man djïn lé sake... Le pére djézi : "*Mè te, tè l'ére d'ïn sakré brelo, t'orè sertenamon pè la fiye !*"

L'otre l'avizé é li dji : "*Sakré rigolo va, tan ke j'é pè veu la grandeu do portchu, sè pè la groussou de la cheviye !*"

Marchand de sabots

C'était un Auvergnat. Il n'avait qu'une fille. Et cette fille il voulait bien la marier. Mais il avait envie qu'elle continue à faire tourner le fonds. Alors il lui dit : "*Ne te marie pas avec un intellectuel, un gars comme ça. Tu prends un gars qui sache travailler de ses mains*".

Et la fille, ça ne lui plaisait pas bien. Puis, un beau jour, elle se pointe. Elle avait trois lascars avec elle ; elle les présente au père. Alors l'Auvergnat dit :

Que vous avez bonne façon tous les trois ! Mais je ne peux la donner qu'à un seul. Alors que faire ? Eh bien je vais vous donner un couteau et un peu de bois qu'il y a sous le hangar là-bas, et celui qui nous fera la plus belle cheville, il aura la fille".

Il y en a deux, ils démarrent à toute allure, et le couteau, et je taille, et je taille... Et le troisième [reste] les deux mains dans les poches. Le père dit : "*Mais toi, tu as l'air d'un sacré fumiste, tu n'auras certainement pas la fille !*"

L'autre le regarda et lui dit : "*Sacré rigolo va, tant que je n'ai pas vu la grandeur du trou, je ne sais pas la grosseur de la cheville !*"

Jean-Claude Fayard

Raconté en 1977 par Jean-Claude Fayard, en patois de Sauvain, au cours d'une veillée au Centre social de Montbrison. On peut écouter cette histoire sur le site <http://forezhistoire.free.fr>

*

* *

La feye djin le bacha

Au temps des veillées au coin du feu, une petite histoire de "chasse royale" pour frémir...

Voué on 1916. Eran o lo veyè, mo mère, mo gran-mère è nou tré avé mou frère, chi notro gran-mère. Kan ou éto dièze'ure de lo veyè, k'é ke j'ontondon ? De bru, de bru, de grossé pire po lo chodére. Sourtian po avizè. Ron !

Pè pluto rintro dedjin, tournave petè de portou, kelé grosse pire po lo chodére don bè. Tournian sotre, ron. Finalomon sarayan plu lo porto ; è veyan mè de pire mè ron de kasso, jamé ron de kasso.

Pé demourayan in mouman de mé, è prenian po. Ji de z'ome, ron. Atondèron in mouman, pé alèran étorni lé vache vé l'étrèble. E n'y aye in bacha on boué – sayé – in bacha chavo djin in èbre. E n'i aye ino grosse feye ke se neyave. J'alavon po sotre que lo feya, ron. Tournayan sotre, lo feye se tournave neyè. Toujours koum'éon, toujours koum'éon.

Finalomon z'o léssèvon tou trankile. Z'alèron nou kouchè trétu. Ou fi plu de bru. Veyèron ron plu è jamè z'ayon ron plu veu. E lo feye ére pè neyè. N'aye pè de mè, ron de kosso, ji de pire, ron.

M^{me} Masson

La brebis dans l'abreuvoir

C'était en 1916. Nous étions à la veillée, ma mère, ma grand-mère et nous trois avec mes frères chez notre grand-mère. Quand ce fut

dix heures de la veillée, qu'est-ce que nous avons entendu ? Du bruit, du bruit, de grosses pierres sur [le hangar de] la chaudière. Nous sommes sortis pour voir. Rien !

Aussitôt rentrés [dans la maison] ça recommençait à péter de partout, ces grosses pierres sur la chaudière d'en bas. Nous sortions à nouveau, rien. Finalement nous n'avons pas fermé la porte ; nous voyions seulement des pierres mais rien de cassé, jamais rien de cassé.

Puis nous sommes restés un moment de plus, et nous prenions peur. Il n'y avait pas d'homme, rien. Nous avons attendu un moment puis nous sommes allés faire la litière des vaches, à l'étable. Et il y avait un abreuvoir en bois – vous savez – un bacha creusé dans un arbre. Et il y avait une grosse brebis qui se noyait. Nous allions pour tirer la brebis, rien. Nous repartions, la brebis se noyait. Toujours comme ça, toujours comme ça.

Finalement nous avons laissé tout ça tranquille. Nous sommes allés tous nous coucher. Il n'y eut plus de bruit. Nous ne vîmes plus rien et jamais nous n'avons vu rien de plus. Et la brebis n'était pas noyée. Il n'y avait pas de mal, rien de cassé, pas de pierres, rien.

(raconté par l'épouse de Célestin Masson en patois de Roche au cours d'une veillée au Centre social de Montbrison, extrait de *Patois Vivant*, n°3, novembre 1978)

*

* *

La mouma

Xavier Marcoux (1911-1992), né à Chalmazel et pendant de longues années commerçant montbrisonnais, est l'un des derniers poètes patoisants du Forez.. Il a lu ce poème en hommage aux mamans de la campagne, au cours d'une veillée Patois Vivant au Centre social de Montbrison en 1981. On peut l'entendre sur le site <http://forezhistoire.free.fr>.

É l'ère jinto,
é l'ère voyintô,
tojore bien pignè,
moudave ô le ô ménè.

Sô mère, sé gorgnasse ove ogu
lô Frozi, lô Moria, lô Mori,
lô Tine, lô Tonia, lô Géni,
è ô poré ké foyon
ji de bru.

Se, sîn gorgna é l'ogui :

le Zèf, Toine, Guss,
Ness, Jan-Mori,
mè, lou, é foyan tan de bru

ké beti nô gorognassi pô dessu.

É l'ère jinto,
é l'ère voyintô,
tojore bien pignè,
moudave ô le ô ménè.

È lô mouma pô fouére
bonô fin,

sorte dô le de gran modjîn.

Vitiô de son devanté,
boutonô pô doré,
tô bèlemin, é boyave,
tô le jore, é boyave.

Quan é l'ove boyiô
ô lé vache, ô lé feye, ô lé chiorô,

Elle était jolie,
elle était vaillante,
toujours bien peignée,
elle allait au lit à minuit.

Sa mère, six filles, elle avait eues
Euphrasie, Maria, Marie,
Célestine, Antonia, Eugénie,
et il paraît qu'elles ne faisaient
pas de bruit.

Elle, cinq garçons, elle eut :

Joseph, Antoine, Auguste,
Joannès, Jean-Marie
mais, eux, ils faisaient
tant de bruit

qu'elle mit une fille en plus.

Elle était jolie,
elle était vaillante,
toujours bien peignée,
elle allait au lit à minuit.

Et la maman, pour que tout aille
bien,

sortait du lit de grand matin,
habillée de son tablier
boutonné par derrière,
tranquillement, elle donnait
tout le jour, elle donnait
à manger.

Quand elle avait donné
aux vaches, aux brebis,
aux chèvres,

chôbo de boyè
ô to le betchiè,
é boyave ô son mondou,
ô su tchui, ô trétou.

Boyè, boyè
tojore boyè,
ouère son plézi,
to son plézi.

fini de donner
à tout le bétail,
elle donnait à sa famille,
à ses enfants, à tous.

Donner, donner,
toujours donner,
c'était son plaisir,
tout son plaisir.

Xavier Marcoux



Dessin d'Andrée Liaud

*

* *

La damo blanchi de vé Feur

Dame blanche, loup-garou et autre galipote peuplaient les contes des longues veillées de jadis...

Nye gu ossi ino dame blanchi voué Feur. Oué pè vieu, nya tou o plu ino djezièno d'an. E le bounome, le kounusse bian. E l'apèlon le Fure. Toujours è-t-il ko l'ave son monde préféro. O l'alève otindre lé fene, mè do lè do semintère de vé Feur.

O s'ère mancho de soulère avé de ressor, è ouère in'ome kère trè ajile. O se baladave le lon de lo routo ke lonje le semintère. E o

sotave koumo tiin, in ko su la routo, in ko djîn le semintère. Mè o foyi jomoué de mè o dingou.

E pi n'yagui de plinte o lu jandèrme : n'ya plu dingou ke voulion passè su lo route. Mè ou duri bon katre ou sink'an.

E pi lu jandèrme se betèron sékan è é l'otropéron. E l'on pè beto on prézon paske o l'oye tua dingou.

Pierre Dumas (1911-1995)

La dame blanche de Feurs

Il y a eu aussi une dame blanche à Feurs. Ce n'est pas vieux, il y a tout au plus une dizaine d'années (1). Et le bonhomme [qui jouait ce rôle], je le connais bien. On l'appelait Le Furet. Ce qui est sûr c'est qu'il avait ses préférés. Il allait attendre les femmes, mais du côté du cimetièrre de Feurs.

Il s'était fabriqué des souliers avec des ressorts, et c'était un homme qui était très agile. Il se promenait le long de la route qui longe le cimetièrre. Et il sautait comme ça, un coup sur la route, un coup dans le cimetièrre. Mais il ne faisait jamais de mal à personne, Et puis il y eut des plaintes aux gendarmes : plus personne ne voulait passer sur la route. Mais cela dura bien quatre ou cinq ans. Et puis les gendarmes se mirent nombreux et l'attrapèrent. Ils ne l'ont pas mis en prison parce qu'il n'avait tué personne !

(1) Vers 1970, Pierre Dumas raconte son histoire en 1981 en patois de la plaine, au cours d'une veillée au Centre social de Montbrison, extrait de *Patois Vivant*, n°9, novembre 1981)

*

* *

L'éclutyé

Le z'éclutyé èron plu rare : trè ou quatre po cantu, guère mè. Oyon loure z'utye po tsova le z'éclo. Lou fojon in fo. Y oye lou grô z'éclo

couvér que tegnon tso ma que pesèvon è que fouye ocoutyuma ô piè.

Fojon ôche de z'eclo plu yôdjé avec no brido de ké, è mèmou de z'eclo fantejo flurye po lé fille ou lé fene.

Kokou jun lou forèvon pa : pourtèvon de z'eclo pla, oyon pa pö de s'écoulantsa. D'otrou lou forèvon ô de clô. Se fouye mefia de pa le z'éfetra. Nan y'ère bian dedyin, no vë que nan le z'oye acoutyumo.

Le sabotier

Les sabotiers étaient plus rares : trois ou quatre par canton, guère plus. Ils avaient leurs outils pour creuser les sabots. Ils les faisaient en fayard. Il y avait les gros sabots couverts qui tenaient chaud, mais qui pesaient et qu'il fallait habituer au pied.

Ils faisaient aussi des sabots plus légers avec une bride en cuir, et même des sabots de fantaisie, fleuris pour les filles et les femmes.

Certains ne les ferraient pas : ils portaient des sabots plats, ils n'avaient pas peur de se "ficher" par terre. D'autres les ferraient avec des clous. Il fallait se méfier de ne pas les fendre. On y était bien dedans une fois qu'on s'y était habitué.

Jean de Vé Bonnaire

(extrait de Jean Chassagneux, *Un patois francoprovençal : Saint-Jean-Soleymieux, Village de Forez*, 2010)

*

* *

Lou ponpi de Sin-Jorje-an-Kouzan

Ou date de vieu, de fran vieu, avan la gare de 14, beto an 1911 ou 1912, koko veyè koumé on.

Alor vé Sin-Jorje ny'ave o ko mouman ino ponpo. E l'ayon acheto ino ponpo bion ontundu o balansi, o bra ; è yave sin, sé ponpi, è vétchio portchi. Koumo y ave pè d'élèktrissité...

Po ïn ko, ou i ayi in feu o méneu è ou i aye lé niolé. Vouère ni, ni, veyon ron du tou. Alor po ovortchir lu ponpi pè de sirène, mè le toksi. Sounève le grelo.

Alor le chèf se lève. Foule ostikè le keske. Foule kazi krèchè djïn lo pouélo po fére briyè lé boté. Anfin, o lo fin do konte, kan é l'aguéron trouvo lu katre ponpi, portéron.

Lo ponpo ère loujè o lo kuro. E vouère tèlomon ni kan é l'orivèron vé lé Konbé onte kou brulave, vouère le korbiyère ké l'oyon meno. E sèron tronpo !...

Les pompiers de Saint-Georges-en-Couzan

Ça date de vieux, de très vieux, d'avant la guerre de 14, peut-être en 1911 ou 1912, quelque chose comme ça.

Alors à Saint-Georges il y avait à cette époque une pompe. Ils l'avaient achetée, bien entendu à balancier, à bras ; et il y avait cinq six pompiers, et les voici partis. Comme il n'y avait pas d'électricité...

Une fois, il y a eu un feu à minuit et il y avait du brouillard. C'était noir, noir, on ne voyait rien du tout. Alors pour avertir les pompiers pas de sirène, mais le tocsin. Ils sonnèrent le tocsin.

Alors le chef se lève. Il fallait astiquer le casque. Il fallait presque cracher dans la poêle pour faire briller les bottes. Enfin, à la fin du compte, quand ils eurent trouvé les quatre pompiers, ils sont partis.

La pompe était logée à la cure. Et quand ils arrivèrent aux Combes où ça brûlait, c'était le corbillard qu'ils avaient emmené. Ils s'étaient trompés !

Célestin Masson

(raconté par Célestin Masson en patois de Roche, en 1978, au cours d'une veillée du groupe *Patois Vivant*, Bulletin n° 5, novembre 1979)

Le patya de vé Gourgoun

Jean est allé danser et manger le "patia" aux jasseries de Gourgoun. Malheureusement le brouillard s'étend sur la montagne...

Vouère djïn la loji de chi Marcoux, vé Gourgoun. On mïnjan la patia, lé gnolé arivèrouon ; pa kestyoun de s'on alè, a méneu... Alor, ke fér ? J'alevo kouchè djïn le fon a la fenéri. E pé, le londeman madjïn, lé gnolé èrouon levé.

Me, deyïn olè batre a la machina vé la Tchinézi è y'ave doué z'our po alè vé le Kouryo. J'onprïnty la vésta de Pierre Moulin on passan vé Kourio. Sote su le vélo ke j'ayïn remizo djïn la chapia è me vessyo portchi a la machina. E l'ayon koumonso byan sur. E me djizèrouon : "T'arivé mè yor !... - E voua ..."

N'y a mèk tournè virè vé Massouon. La mouétra, ma tanta, me dji :

- Ké ke te kouré, voué bon ton de se rondre !

- Mè sé éto a la machina.

Me fezyo ongueulè. Chanjio de kostume è partyo travayè o la mouézouon, a la sètchi. E si n'y'aye pa agu lé gnolé, mo tante ne s'aporseve pè do patia de vé Gourgoun.

Jean Chambon (1915-1994)

Le patia de Gourgoun

C'était dans la loge de chez Marcoux, à Gourgoun. Pendant qu'on mangeait le "patia", le brouillard arriva ; pas question de s'en aller à minuit... Alors, que faire ? Nous sommes allés nous coucher dans le foin à la fenièrre. Et puis, le lendemain matin, le brouillard était dissipé.

Moi, je devais aller battre à la machine à la Tinézie et il fallait deux heures pour aller à Courreau. J'empruntai la veste de Pierre Moulin en passant à Courreau. Je sautai sur le vélo que j'avais remisé dans le hangar et me voilà parti à la machine. Ils avaient commencé, bien sûr. Ils me dirent : - tu n'arrives que maintenant !... Eh oui...

Il ne me restait qu'à retourner au moulin des Massons. La maîtresse, ma tante, me dit :

- Qu'est-ce que tu cours ? C'est bien le moment de rentrer !

- Mais, je suis allé à la machine...

Je me fis engueuler. Je changeai d'habit et je partis travailler à la maison, à la scierie. Et s'il n'y avait pas eu du brouillard, ma tante ne se serait pas aperçu du "patia" de Gourgon.

(patois de Saint-Bonnet-le-Courreau, veillée *Patois Vivant* au Centre social de Montbrison.

*

* *

La fene blanchi

Encore une petite histoire du vieux temps...

Mon gran père, d'otré vé, o l'ère for po lo mèche o pié. Vou ère in marchan de pouéssio. O l'alave fassilaman de vé Bouin o Sin-Dé o pié, koumo ti-in, po fouère sé vinté de pouéssio.

E ïn bio jour, tou le lon de lo rivére, an mountin to le lon do Lignon, la fene blanchi l'akoumpagnave avé in dra blan su lo tété.

O l'akoumpagni bon sékan de vé, mè, tou por in bon ko, in bio jour, mon gran père o s'ormi de kourage. O pourti ino triko in guize de kane. E pi, orivo o in indre, in pouke pu o ke vé Sin Turin, o se devire è pi le vessio portji o gran ko de triko su la fene blanchi.

Lo fene blanchi dekarave in devalan, é l'obondi mè sotè djin lo rivére po se parè. E depui la fene blanchi l'a jamoué plu akoumpagno.

La femme blanche

Mon grand-père, autrefois, il était fort pour la marche à pied. C'était un marchand de piquets. Il allait facilement de Boën à Saint-Didier-sur-Rochefort à pied, pour faire ses ventes de piquets.

Et un beau jour, tout le long de la rivière, en montant tout le long du Lignon, la femme blanche l'accompagna avec un drap blanc sur la tête.

Elle l'accompagna ainsi beaucoup de fois. Mais tout par un bon coup, mon grand-père s'arma de courage. Il prit une trique en guise de canne. Et puis, arrivé à un endroit, un peu plus haut que Saint-Thurin, il se détourna et le voici parti à grands coups de trique sur la femme blanche.

La femme blanche déguerpit en descendant, elle eut le temps de sauter dans la rivière pour se protéger. Et depuis la femme blanche ne l'a jamais plus accompagné.

Pierre Dumas (1911-1995)

(Patois de la plaine, recueilli au cours d'une veillée au Centre social de Montbrison, extrait de *Patois Vivant*, n°3, novembre 1978)

*

* *

La chassi rouyalo

Des bruits étranges, un cheval sur le toit... un peu de magie pour les veillées d'antan.

Y'ayi du chavo k'èrian su lé tjule ⁽¹⁾ é pi é kourian a brido obatu su lé tjule, pandan in bon mouman. E pi o bou d'in mouman, t'akoutave ran plu. E le landeman ran ne parésse. Y'ave jin de tjule de kassé, ni jin de chavo su lé tjule...

E kante le diable, o tressève lo krinière de lou chavo vou'ère indéfayable. Ina vé k'é l'avyan lo krinière bian tressè, le payzan pouye plu lo défouère...

Mon gran père lo veu é intindu, lo chasse maligne. Y'aveu toute sorte de son ke parkourion lo mountagna, toute sorte de musike. E pi ou musikave pandan in bon mouman.

E pi ko k'aye po, o se sarave vite dedjin, passe ke ou se demondave se ke vou'ère. Ko k'aye pè po, è bon o l'akoutave...

La chasse royale

Il y avait deux chevaux qui étaient sur les tuiles et puis ils couraient à brides abattues sur les tuiles pendant un bon moment. Et puis au bout d'un moment, tu écoutais, plus rien. Et le lendemain rien ne paraissait. Il n'y avait aucune tuile cassée, ni aucun cheval sur les tuiles...

Et quand le diable tressait la crinière des chevaux, c'était impossible à défaire. Une fois qu'ils avaient la crinière bien tressée, le paysan ne pouvait plus la défaire...

Mon grand-père l'a vue et entendue, la chasse maligne. Il y avait toutes sortes de sons qui parcouraient la montagne, toutes sortes de musiques. Et puis ça "musiquait" un bon moment.

Et puis, celui qui avait peur, il s'enfermait vite dedans, parce qu'il se demandait ce que c'était. Celui qui n'avait pas peur, eh bien il écoutait...

Pierre Dumas (1911-1995)

(Patois de la plaine, recueilli au cours d'une veillée au Centre social de Montbrison, extrait de *Patois Vivant*, n°3, novembre 1978)

*

* *

Lé monôre

Djîn le tin lé grossé mēzou oyon de messadzu, c'èto dyere de valë ou de chervinte, tsa couo de pityi borô in étyi. Ovan quotôrze in bon vale gagnève vîn sô por dzour, ludzo, gnuri, o ce qu'ai intindyu dyere. An figne po dyesporëtre.

Ma nan truvève de monôre. Ere de dzuénou ga ou de z'ouomou plu vieu qu'olèvon o louro dzourna. Louro férmo ère trouo pityeto... ékin lou foje gagna kokou sô.

N'oye que chudyon lo loye in etyi, de lo plano o lo montagne. Ere be intyé pegnublu. Lo loye se foje chu lo plache le yu è le dzô o lo pityeto ² dö dzour. Nan le z'olève inbôtssa : fojan pri è l'odyujan vé lo

mësu po seya ou messuna. Yoye ôche lé monôre que pregnan tsa mouman po ékour, piôtssa lo vigne, orantsa lé trufe... Eron dö poyi. Vegnon le modye djukö së. Tsa couo tournèvon in dzour ou dou, suivan le trovè. Lou poyèvan le dorè dzour. Lou torifou vorièvon suivan le z'övré è lo sézu. In uvar lé dzournè èron plu courte. Ai intyé lou torifou chu lou yubre de mon père.

Yélou mè an dyesporèchu. Vikin dyin in'otru mondu è dyin in otru tin : lo rouo o viro...

Les ouvriers à la journée

Jadis les grosses maisons avaient des domestiques : des valets ou des servantes, parfois de jeunes garçons en été. Avant 1914 un bon valet gagnait vingt sous par jour (1 franc-or), logé, nourri, à ce que j'ai entendu dire. Ils ont fini par disparaître.

Mais on trouvait des ouvriers. C'étaient de jeunes garçons ou des hommes plus âgés qui "allaient à leur journée". Leur ferme était trop petite... ça leur faisait gagner quelque argent.

Il y en avait qui suivait la "loue" en été, de la plaine à la montagne. C'était encore bien pénible. La loue se faisait sur la place, le lundi et le jeudi à la pointe du jour. On allait les embaucher. Nous faisons prix et nous l'amenions à la maison pour faucher ou moissonner. Il y avait aussi les ouvriers que nous prenions de temps en temps pour battre, piocher la vigne, arracher les pommes de terre. Ils étaient du pays. Ils venaient le matin jusqu'au soir. Parfois, ils revenaient un jour ou deux, suivant le travail. Nous les payions le dernier jour. Les tarifs variaient suivant les ouvriers et la saison. En hiver les journées étaient plus courtes. J'ai encore les tarifs sur les livres de comptes de mon père.

Eux aussi ont disparu. Nous vivons dans un autre monde et dans un autre temps : la roue a tourné.

Jean de Vé Bonnaire

(extrait de Jean Chassagneux, *Un patois francoprovençal : Saint-Jean-Soleymieux*, Village de Forez, 2010)

*

* *

Lé oyé

Vé chié nu kan, j'érin jouéno, j'eyan doué z'oyé. Vouère mo moreno, ina sézon, ke m'aye boyo sé zio po mé z'etrene, po lu betè grouè. Mè ou n'on épeli mè tré è ni a vün ke kravi. Les otré fèron bouno fin ; è kan é fèron prou grouso è bion bourué nu betèvon o lé plumè.

Po koumonsè fole orochè lé grossé plume po fére le chive à lou kario. Apré fole onlevè le duve po pouyi fére in édredon. Ou foule se sarè djïn in étrèble bion propre è bion étorni, vé in gran sa po betè le duve è surtou kou fezésse ji d'ouro. Foule pè non plu le fére kan vou féze bion fre parsike é lourion po pouyu s'échandre kan é lèron débouré.

Les oies

Chez nous, quand j'étais jeune, nous avons deux oies. C'était ma marraine, une année, qui m'avait donné six oeufs à mettre à couver pour mes étrennes. Mais trois seulement avaient éclos et une creva. Les autres firent "bonne fin" ; et quand elles furent assez grosses et bien emplumées nous nous mettions à les plumer.

Pour commencer il fallait arracher les grosses plumes pour faire le traversin et les oreillers. Ensuite il fallait enlever le duvet pour pouvoir faire un édredon. Il fallait se serrer dans une étable bien propre et à la litière bien faite, avec un grand sac pour mettre le duvet et surtout [il fallait] qu'il ne fasse pas de vent. Il ne fallait pas non plus le faire quand il faisait bien froid parce qu'elles n'auraient pas pu se réchauffer quand elles étaient déplumées.

Philippine Chambon

(patois de Saint-Bonnet-le-Courreau, enregistré au cours d'une veillée patois Centre social de Montbrison, *Patois Vivant* n° 1, novembre 1977.

*

* *

Lou-garou

Petite histoire à écouter à la fin d'une veillée près du feu...

Le lu-garou se faye pourtè. Ou se faye trènè po trovorsè le boué, dou tré vé po semana. O sotave su lu rin de ko ke passave, è pui foule le trènè tou le lon do boué. E kan o l'arivave de l'otre lè do boué, bin, o devalave ; è pi de vé o mountave dessu in' otre, è o pouye pè se fouére lachè.

Mè in bio jour, fayi pè lo mémo. O soti su lu rin d'in gran kosto, mè k'ave prévu le ko ! O l'ave pourto in gran koutio. L'aye in koutio bouché djin so pochi. E orivo o méto do boué, o di :

- "*Foudro bin veur, ko lou-garou, se ko foro !*"

An se sekouyan o fayi sanblan de toubè. O li fili in ko de koutio on trovèr, è op ! L'otre, l'agui mè le tan de djeur :

- "O maleureu, te m'a tjuo..."

Loup-garou

Le loup-garou se faisait porter. Il se faisait traîner pour traverser le bois, deux trois fois par semaine. Il sautait sur le dos de celui qui passait, et puis il fallait le porter tout le long du bois. Et quand il arrivait de l'autre côté du bois, il descendait ; et puis parfois il montait sur un autre, et il ne pouvait plus se faire lâcher.

Mais un beau jour, ce ne fut pas la même [chose]. Il sauta sur le dos d'un grand costaud, mais qui avait prévu le coup ! Il avait emporté un grand couteau. Il avait un couteau de boucher dans sa poche. Et arrivé au milieu du bois, il dit :

- *Il faudra bien voir, ce loup-garou, ce qu'il fera !*

En se secouant il fit semblant de tomber. Il lui fila un coup de couteau en travers, et hop ! L'autre, il n'eut que le temps de dire :

- "O malheureux, tu m'as tué..."

Pierre Dumas (1911-1995)

Patois de la plaine, recueilli au cours d'une veillée au Centre social de Montbrison, extrait de *Patois Vivant*, n°3, novembre 1978

Le pain et le migoure

Mon pare betave son levan devé sé. Foule garda le levan po lo fourna d'après. Gardaye un moursé de pato qu'é saravon bian. Betave tien djin un saladié. È pé le prenion po fouère leva lo fourna d'opré.

De vé sé o fayi un tè de pato djin lo moué. Le pétrin, voué lo moué. È le landeman fézi sé tourto, pétri, tou, è lé couvre. Chi nou n'i ayi mè lo cuisino qu'ère in po chode l'ivèr. Betian lé tourto le tour do fourno, djin lo cuisino, devé si, vère sin si oure. É pé anfournave o uite oure.

Le four ére chofa o boué. Mon pare enfournave mè lé tourto quan lé brique éron blanchi, bion blanchi. Olor o betave, me ropèle plu conbian o betave po couére, une oure, beto. Pé défournave. O l'ère bon le pan ! Santi bon ! Pan de segle, de pan né.

Djin le four o pan, quan vouère le mouman dé cerise, fayan le migoure djin ino bicho. O la la ! que voué bon tian ! Le migoure, le betian quan ayon défourna. Èron coucha, nou. Vouère mo mère que le betave. Nou levian de boune oure po olè quère lo bicho. Ouère bon le migoure ! I ayi bocou de cerise vé Saint-Just. I ayi d'èbre frutchi, afreu ! Afreu !

È pé prenian lo forene, lo forene do pan, lo farene de segle. È lo couvran bion avé d'égue. Mè lé cerise éron mieu sucré. De nére. Y a deu sorte : lé nére è lé... Betian tojour lé nére. Mélangian tien coumo tien. É lo pato, fayi que séze bion anvelopé, quoi. É pé djin uno tchite bicho. É tene quat, sin litre. Et la recette ère fête. Ouère bon ! Ouère bon ! Tou le monde fayon tien.

Denise Roche

Mon père mettait son levain le soir. Il fallait garder le levain pour la fournée d'après. On gardait un morceau de pâte qu'on avait bien serré. On mettait ça dans un saladier. Et puis on le prenait pour faire lever la fournée d'après.

Le soir, il faisait un tas de pâte dans la maie. Le pétrin, c'est la maie. Et le lendemain il faisait ses tourtes, il pétrissait, tout, et les

couvrait. Chez nous, il n'y avait que la cuisine qui était un peu chaude, en hiver... On mettait les tourtes autour du fourneau, dans la cuisine, le soir, vers cinq, six heures. Et puis il enfournait à huit heures.

Le four était chauffé au bois. Mon père n'enfournait les tourtes que quand les briques étaient blanches, bien blanches. Alors, ça mettait, je ne me rappelle plus combien ça mettait pour cuire, une heure peut-être. Puis on défournait. Il était bon ! Du pain de seigle, du pain noir !

Dans le four à pain, quand c'était le moment des cerises, nous faisons le migoure dans une biche. Oh ! la ! la ! que c'est bon ça ! Le migoure, on le mettait quand on avait défourné. Nous étions couchés, nous. C'est ma mère qui le mettait. Nous nous levions de bonne heure pour aller chercher la biche. Il y avait beaucoup de cerises à Saint-Just [en-Bas]. Il y avait des arbres fruitiers "affreux" [en grande quantité] ! "affreux"!

Et puis on prenait la farine, la farine du pain, la farine de seigle. On le couvrait avec de l'eau. Mais les cerises étaient plus sucrées [que maintenant]. Des noires . Il y a deux sortes de cerises : les noires et les... On mettait toujours les noires. On mélangeait ça comme ça. Et la pâte, il fallait que ce soit bien réparti, quoi ! Et puis dans une petite biche. Elle tenait quatre, cinq litres. Et la recette était faite. C'était bon ! C'était bon ! Tout le monde faisait ça.

Souvenir d'enfance de Denise Roche, née à Saint-Just-en-Bas, enregistrée à Sagne-Vernay (Sauvain) le 18 janvier 2011, dans le cadre des activités du groupe "Patois Vivant" du Centre social de Montbrison.

*

* *

Lé mouché tiolèrde

Ce tour plein de malice accompli par de jeunes enfants a été raconté par Madame Poyet en patois de Saint-Georges-en-Couzan, au cours d'une veillée Patois vivant en 1979, au Centre social de

Montbrison.

Ètian sin, sé gomin. Nou véssio portchi o romossè de mouché tiolèrde po lé betè sou lo kouo de l'ène k'oportene o ino viye fiye k'ère pè koumodo. Mè tan pi, foule lé betè kan même, son nou lèssè veure.

Arivèron o lé betè sou lo kouo de l'ène ; è l'ène le vessio portchi o brivo korsì. Alor la viye fiye, pa kontinto, é nou djessi : "fo l'olè arètè". Pouyon pè l'arètè, l'ène. Inpoussible de l'arètè. Rien o fouère ! N 'ayan pè l'onvio de nou fére tuè. Mè voué ke voué ino porsouno ke mezurave in mètre katre vin dou.

È ayan bio morchè, étian pa bian vieu, nou, de gomin. É nou possi chèkun doué jifle. È ma foi, fouli kan même alè arètè l'ène, vè !

Avé chèkun in bèton, arivèron kan même o arètè l'ène è le fouère reveni. È, é l'arivi o l'atropè è é li sorti lé mouché. Mè nou, resseguèron doué tré déjalé, toujours ! M'an ropèle bian !

Madame Poyet

Les mouches cantharides

Nous étions cinq, six gamins. Nous voici partis à ramasser des mouches cantharides pour les mettre sous la queue de l'âne qui appartenait à une vieille fille qui n'était pas commode. Mais tant pis, il fallait les mettre quand même, sans nous montrer.

Nous sommes arrivés à les mettre sous la queue de l'âne ; et l'âne, le voilà parti, à brides abattues. Alors la vieille fille, pas contente, nous dit : "*il faut aller l'arrêter !*" On ne pouvait pas l'arrêter, l'âne. Impossible de l'arrêter. Rien à faire ! Nous n'avions pas envie de nous faire tuer ! Mais c'est que c'était une personne qui mesurait un mètre quatre-vingt-deux.

On avait beau marcher, on n'était pas bien vieux, nous, des gamins. Elle nous passa chacun deux gifles. Et, ma foi, il fallut quand même aller arrêter l'âne, oui !

Avec chacun un bâton, on est arrivé quand même à arrêter l'âne et à le faire revenir.

Et, elle arriva à l'attraper et elle lui enleva les mouches. Mais nous, nous avons reçu deux, trois dégelées, en tout cas ! Je m'en rappelle bien !

L'école des Champas (Sauvain)

Souvenirs d'enfance de Jeanne Fenon, en patois de Sauvain, enregistrée à Sagne-Vernay le 18 janvier 2011. La scène se passe dans les années 30 aux Champas (Sauvain). Un hommage aux maîtresses d'école d'autrefois...

L'école de vé lé Champè, me, j'étié o couti, chi ma gran mère. J'étié fran tchetoune. Un' iver, n'étié ma doué parce que y ave d'iver. Nou portian o pati, nou, étian o couti. É bon, lo demoézelle, foule aveu de courage ! É chofave pa lo classe. Demeurian avé ièle djin lo cuisino, nou osstian pa tère. É nou amuzave.

É faï de fio. É una vé, vétian plu nombru, é vouli aluma le poil. Olor, po oluma son poil, é coupi de tchité bucheille. É se cope le dé, com étion. É apré, bon, é le paqueti, sé pa ce que qué fi, tche. N'i ave de gran. Sé pa coumbian. Étian bon quinze, toujours. Lo métresse passe djin lé poume. O la la ! n'étié annuyé. Oléron quère lé fene do vialage. Lé fene venère do vialage. Je sé pè ce qué qu'i betère. N'an save ron. L'amèneron pa o medeci tojour. É lo civadère mè coume é pouyère. Ouère vitou foué le médeci ; o devi bon se soudè tou su ...

Kelé que venian fére l'école vé lé Champè, é bon, é l'avion vint'an, di-zuit an, ouère leur proumié poste. E bon, quan èle arivan djin le vialage, oué bon que lé fene i aidave tan po, é parlave bian. Mé é pouyon pas sotre. Èle éron mè o pie. Olor, si kilomètre po olè o bour ! Le plu proche, quazi, oué vé Chamezé parce qu'é passave o travère boué. Y an a uno, uno vé, qué trouvère djin le car, lou jouène de vé Souvé, de vé Chamezé. É l'orivi par le car ; èle lé counussi in po :

- Ah ! vous êtes là. Eh ben ! vous m'accompagnez ben ?

É l'accompagnère. É l'avion de vélo, mè acompagnère l'institutrice jusqu'a vé lou Champè. É pi èle avi una tchite fiole d'arquebuze. É li beyère touta sa gouta... Foule bian se remonta...

Jeanne Fenon

L'école aux Champas, moi, j'étais à côté, chez ma grand-mère. J'y suis allée toute petite. Un hiver, on était seulement deux parce qu'il y avait de la neige. On nous portait sur les épaules [à patère], nous étions à côté. Eh bien ! la demoiselle, il fallait avoir du courage ! Elle ne chauffait pas la classe. Nous demeurions avec elle dans la cuisine, assis par terre. Elle nous amusait.

Elle faisait du feu. Et, une fois, on était plus nombreux, elle voulut, allumer le poêle. Alors, pour allumer son poêle, elle coupa de petites bûchettes. Elle se coupe le doigt, comme ça ! Et après, bon, elle l'empaqueta, je ne sais pas ce qu'elle fit, là. Il y avait des grands, je ne sais pas combien. On était bien quinze, en tout cas. La maîtresse passe dans les pommes. Oh ! la la ! Nous étions ennuyés. Nous sommes allés chercher les femmes du hameau. Les femmes vinrent du hameau. Je ne sais pas ce qu'elles y mirent. Je n'en sais rien. Elles ne l'emmenèrent pas "au" médecin, toujours. Elles la soignèrent ensuite comme elles purent. C'était vite fait le médecin ; ç'a bien dû se cicatriser tout seul...

Celles qui venaient faire l'école aux Champas, eh bien, elles avaient vingt ans, dix-huit ans. C'était leur premier poste. Eh bien, quand elles arrivaient dans le hameau, c'est bon que les femmes les aidaient un peu, leur parlaient bien... Mais elles ne pouvaient pas sortir. Elles étaient seulement à pied. Alors six kilomètres, au bourg ! Le plus proche c'était presque à Chalmazel parce qu'on passait à travers bois. Il y en a une, une fois, qu'ils trouvèrent dans le car, les jeunes de Sauvain, de Chalmazel. Elle arriva par le car ; elle les connaissait un peu :

- Ah ! vous êtes là ! Eh bien, vous m'accompagnerez bien ?

Ils l'accompagnèrent. Ils avaient des vélos mais ils accompagnèrent l'institutrice, jusqu'aux Champas. Et puis elle avait une petite fiole d'arquebuse... Ils lui burent toute sa goutte... Il fallait bien se remonter...

Lou gronouyon

Cette anecdote, un souvenir d'enfance de Maurice Brunel, se passe à Malleray (Essertines).

J'ayi sinque an, pa bion mé .È mo mère m'aï mena an chan lé vache avé iel. Parci que je fézi in po l'andorye o lo mouézon. Vouère l'étio.

Vé mo mère j'ali an chan o paqui de Cu-fier. È, o couta, i aï chi Barlande qu'ayon un moursé de tère, un paqui è éna lingouéne qu'é siave, juste o dessu de nou. È i aï lo mère Barlande qu'ère an chan sé vache. Olor, mo mère é me, je montion vé lo mère Barlande. É petassaye, é discutaye.

O bor d'iquelo lingouéne de prè, i ayi doué suche è doué p'tchite boutasse qu'ère éto creusé djin le rouchi. Vouère po gran ; fouéze, je sé pè, dou métre cara. Lo plu priane pouyi avé quorante santimètre.

É me, pondan qu'é discutaye è qu'é petassaye, je m'omuzaye o oropè lou gronouyon. È pé ne sé pa coumo m'orangio, me guinchio tan po tro. Je me trovio mè évanlo djin l'égue. Bon, vouère po prian, sortio bion vite. Mè j'éri tou tranpo. Olor, ni vune ni doué, mo mère me dévétchi è beti sechè mé veyé o soulé.

J'aï tan po de limon o dessu lo tétio. É me pani. È pé, ma foi, je fio on pegnitanse tou le sé. Parci que, pi décho, osseta djin l'erbe, lé fesse me piquave, ouère éta sia. È je pouyi ron fére... On pegnitanse... Mè vouère po tan l'istoire d'ayi toumba djin l'égue mè pluto que j'ayi fé vére mé fesse, é tou se que vé avec, o lo mère Barlande !

Maurice Brunel

Les têtards

J'avais cinq ans, pas bien plus. Et ma mère m'avait emmené "en champ les vaches" avec elle. Parce que je faisais un peu le polisson à la maison... C'était l'été.

Avec ma mère j'allais "en champ" au pâturage de Cul-fier. Et, à côté, il y avait chez Berlande qui avaient un morceau de terre, un

pâturage et une étroite bande de pré qu'ils fauchaient, juste au-dessus de nous. Et il y avait la mère Berlande qui était "en champ" ses vaches. Alors, ma mère et moi, nous sommes montés vers la mère Berlande. Elles raccommodaient, elles bavardaient.

Au bord de cette langue de pré, il y avait deux saules et deux petites "boutasses" qui avaient été creusées dans le rocher. Ce n'était pas grand ; ça pouvait faire, je ne sais pas, deux mètres carrés. La plus profonde, elle pouvait avoir 40 cm.

Et moi, pendant qu'elles discutaient et qu'elles raccommodaient, je m'amusais à attraper les têtards. Et puis, je ne sais pas comment j'arrangeais, je me penchais un peu trop. Je ne me retrouvais qu'étendu dans l'eau. Bon, ce n'était pas profond, je suis sorti bien vite. Mais j'étais tout mouillé. Alors, ni une ni deux, ma mère me déshabilla et mit sécher mes affaires au soleil.

J'avais un peu de limon sur la tête. Elle m'essuya. Et puis, ma foi, je fus en pénitence tout le soir. Parce que, pieds nus, assis dans l'herbe, les fesses me piquaient, ç'avait été fauché. Et je ne pouvais rien faire... En pénitence. Mais ce n'est pas tant l'histoire d'être tombé dans l'eau mais plutôt que j'avais fait voir mes fesses, et tout ce qui va avec, à la mère Berlande !

*

* *

Le tsaron

Ce court texte extrait du livre de Jean Chassagneux, Un patois francoprovençal : Saint-Jean-Soleymieux, évoque le savoir des charrons dont le métier a, aujourd'hui, totalement disparu.

Le tsaron. N'oye vun ou dou po cantu, pa mê. Nan ye coumandève in tomborè. Le foje tut'intyé : lo kèche, lé rouë, tu... Ere interessan de ye vère faire lé rouë è de lé cercla. Kan le tomborè ère figne, y possève de pintyuro verto. Foje koke pouo le morétsa, reporève lou tsar, pôsève lou bindadzu. Tu bélomin lou tsaron se son convortye dyïn lé mochene ogricole, o lé vindre ou lé repora.

Jean de Vé Bonnaire

Le charron

Le charron. Il y en avait un ou deux par canton, guère plus. On lui commandait un tombereau. Il le faisait tout entier : la caisse, les roues, tout... C'était intéressant de le voir faire les roues et les cercler. Quand le tombereau était fini, il lui passait de la peinture verte. Il faisait aussi un peu le maréchal, il réparait les chars, posait les bandages. Tout doucement les charrons se sont convertis dans les machines agricoles, à les vendre ou à les réparer.

*

* *

Lou sètère de lon

Dö tin de mon père, ovan quotôrze, y oye de sètère de lon. Vikion vé lou boué, dyin no cobano. Fojon louro popote. Trovoyèvon chu plache. Montèvon no grando tchôro, y pôsèvon dechu lo bille o séta. Vun grapye chu klo bille ô le sétu, l'otru ère d'in ba.

Oyon troço no ligne chu le boué ô d'uno lano trimpa dyin d'égo è de tsorbou. Coumékin pouyon séta drë. Tsakun tyèreve le sétu o son tour de son la, no vë ékö de d'in no, no vë ékö de din ba. Ekö de dechu ère tsordsö de chöre lo ligne.

Ere in trovè fran pegneblu. Me z'è jomè cognuchu. Ma mon gran père bele, son frère è de ga dö poyi èron olo o Bourdyo po séta. Du que yo se yèron étoblì. Lé yè intyé de cujenaille por élé. Opré, se son bito o séta le boué dyin lé sétorië ô bôr d'in ri. Tu bèlomin lé pityeté sétorië o louron tour an dyesporéchu. Lé grösse mé équipè an tsobö de lé tyua.

Jean de Vé Bonnaire

Les scieurs de long

Au temps de mon père, avant 1914, il y avait des scieurs de long. Ils vivaient dans les bois, dans une cabane. Ils faisaient leur "popote". Ils travaillaient sur place. Ils montaient un grand chevalet (la "chèvre"), ils y posaient dessus l'arbre à scier. L'un d'eux grimpa sur l'arbre avec le passe-partout, l'autre restait en bas.

Ils avaient tracé une ligne sur le bois à l'aide d'un fil de laine trempé dans de l'eau et du charbon. Comme ça ils pouvaient scier droit. Chacun tirait le passe-partout à son tour, de son côté, une fois celui d'en haut, une fois celui d'en bas. Celui de dessus était chargé de suivre la ligne.

C'était un travail très pénible. Moi je ne l'ai jamais connu. Mais mon arrière-grand-père, son frère et des gars du pays étaient allés à Bordeaux pour scier. D'aucuns s'y étaient établis. J'y ai encore de la "cousinaille" par là-bas. Ensuite ils se sont mis à scier le bois dans les scieries au bord d'un ruisseau. Tout doucement les petites scieries à leur tour ont disparu. Les grandes, mieux équipées, ont fini par les tuer.

(extrait de Jean Chassagneux, *Un patois francoprovençal : Saint-Jean-Soleymieux*, Village de Forez, 2010)

*

* *

Lu vachi

Fezian l'estivo. Me, koumo foule segre lo moma, sé néssu diin lé jossarié o treze san métre d'oltitude, Koumonsian o déménojà de vé Monbadan po montè vé Goutéssié, le katre ou sïn do mé d'ovri. Le dji au kïnze mé, foule tourné pliè bagaje. Di tie mountavon vé Chankioze, po in mé é djemi.

Opré, vé Planchevalè. Demourian le mé de juye o vin do mé d'o. Voué étche ke fezian lé meyou fourmé. De vé Planchevalè, tournian devalè vé Goutéssié, vé la Sin-Mortchin vé le onze novanbre. Alor alayan o l'ékolo.

On jossorio, la chodére feze tou. Vouère la chanbro o kouchè, la kuizino, lo salo. N'y a dez'ondré, n'y ave ji de planchi, vouère de tèro batuo. Le modjïn, t'alumave la chodére po fére chofè la kafé. N'y ave ino krémoyère su le fu. Po le le, amassian de foye. Déménajavon lé fourme è tou djïn le tonboré. Po lé vache, lo plu viye aye in'échingle è é possave davan, léz'otre suivion.

O treze o katorz'an devenio vachéron è oprenio o jouè de l'akordéon. O l'an dori, minjanvon lou patia, fezian de veyé. Vouère lo bèlo vio. Fezio opré, le vachi avé mo feno. Vouère fran bion ! Kourian la chasse lé grive. Kan j'ayan ponso lé vache, partian dansè vé Jenebri, tou lou sand' è lé djomonché.

Célestin Masson

Les vachers

Nous faisons l'estive. Moi, comme il fallait suivre la maman, je suis né dans les jasseries, à treize cents mètres d'altitude. Nous commencions à déménager de Montvadan pour monter à Goutte-Fièrre, le quatre ou cinq du mois d'avril. Le dix ou quinze mai, il fallait encore plier bagage. De là nous montions à Champclose, pour un mois et demi.

Après [c'était] à Plan-Chevalat. Nous y restions le mois de juillet jusqu'au vingt août. C'est là que nous faisons les meilleures fourmes. De Plan-Chevalat nous redescendons à Goutte-Fièrre, vers la Saint-Martin, le 11 novembre. Alors nous allions à l'école.

En jasserie, la pièce où était la chaudière servait pour tout. C'était la chambre à coucher, la cuisine, la salle. Il y a des endroits où il n'y avait pas de plancher, c'était de la terre battue. Le matin tu allumais la chaudière pour faire chauffer le café. Il y avait une crémaillère sur l'âtre. Pour le lit, nous ramassions des feuilles. Nous déménagions les fourmes et tout dans un tombereau. Pour les vaches, la plus vieille avait une clochette et passait devant, les autres suivaient.

A treize ou quatorze ans je devins petit vacher et j'appris à jouer de l'accordéon. En automne nous mangions le "patia", nous organisions des veillées. C'était la belle vie. Ensuite je fis le vacher avec ma femme. C'était très bien ! Nous faisons la chasse aux grives. Quand nous avons "pensé " les vaches, nous allions danser au Grand Génévrier, tous les samedis et tous les dimanches.

Nous allions danser au Grand Génévrier, tous les samedis et tous les dimanches...

Lo chioche de vé Crémio

Petite querelle de clocher racontée par un habitant de Saint-Martin-la-Sauveté au cours d'une veillée "Patois vivant" au Centre social de Montbrison.

Vouéte vé Sin-Marti. L'avion pré l'idé de fouére fondre lo chioche. É l'an voulu fére éna grossa chioche. Olor, bon ! É l'avon fa lo chioche. É pi vé Crémio que son éna coumune o po pré si grossa que vé Sin-Marti, é l'an voulu n'an fouére otan. Olor éna délégation de Crémio é mouna vé Sin-Marti avoué éna boguete d'osië.

É quan quelou de Sin-Marti l'é on veu ariva :

- *A ! Qué nouvio ?*

- *É bin ! Étan vegnu prindre lo diminsion de vostra chioche parce que n'an voulan fouére otan.*

Olor, bon ! É moutère o chioche. É prenère lo diminsion de lo chioche. È nou otre, vé Sin-Marti, son bian farceur, nou dizion :

- *É bin ! viendri bin bère un canon. Voué pa si souvan que vegnaye vé Sin-Marti.*

Olor, é olère o bisto é bevère séquan de boune bouteye. È pandan quo tan, i an un que possi par daré è coupé un bon moursio de lo boguete. A ! olor quan é l'oguère bian ossé beu, se tournère vé Crémio avé lo boguete sou le bra. È fézian fére lo chioche de lo grandou de lo boguete.

Séquan de tan opré, feyon l'inauguration. È quelou de Sin-Marti étion invita, bian sur. Quan é veyan lo chioche é se moquère de quelou de vé Crémio. É dizion :

- *O ! voué ma quin que z'ayé foua ? Éna chioche couma quin !*

- *A ! Voué que z'ayon jin de so po lo fouére plu grossa !*

La cloche de Crémeaux

C'était à Saint-Martin. Ils avaient pris l'idée de faire fondre la cloche. Ils ont voulu faire une grosse cloche. Alors, bon ! Ils avaient fait la cloche. Et puis, à Crémeaux qui est une commune à peu près aussi grosse que Saint-Martin, ils ont voulu en faire autant. Alors une

délégation de Crémeaux est montée à Saint-Martin avec une baguette d'osier.

Et quand ceux de Saint-Martin les ont vus arriver :

- *Ah ! Quelle nouvelle ?*

- *Eh ben ! Nous sommes venus prendre la dimension de votre cloche parce qu'on veut en faire autant.*

Alors, bon ! Ils montèrent au clocher. Ils prirent la dimension de la cloche. Et nous autres, à Saint-Martin, qui sommes bien farceurs, nous avons dit :

- *Eh ben ! Vous viendrez bien boire un canon. C'est pas si souvent que vous venez à Saint-Martin.*

Alors ils allèrent au bistro et ils burent beaucoup de bonnes bouteilles. Et, pendant ce temps, il y en a un qui passa par derrière et coupa un bon morceau de la baguette. Ah ! alors quand ils eurent bien assez bu, ils retournèrent à Crémeaux avec la baguette sous le bras. Et ils firent faire la cloche de la grandeur de la baguette.

Beaucoup de temps après, ils firent l'inauguration. Et ceux de Saint-Martin étaient invités, bien sûr. Quand ils virent la cloche, ils se moquèrent de ceux de Crémeaux. Ils disaient :

- *Oh ! C'est que ça que vous avez fait ? Une cloche comme ça !*

- *Ah ! C'est qu'on n'avait pas d'argent pour la faire plus grosse !*

*

* *

Le chavan

Jeanne Durand-Duclos nous raconte, en patois de Marcoux, une jolie petite histoire qui s'est passée au hameau de La Valette, une nuit de Noël, il y a longtemps...

Quan j'éti petite, mon gran pare émè bien raconta in conte. O disè qué so passo vé la Valète. Olor néte po lo messa de ménè. E é devalayon tou, o quo moman, o pié, de l'anmon. E devalayon o l'yèse de vé Marcou avé de lanpion, de lanpe tanpète, de lanterne.

E avan de moda, din una moéson, y avé una vielli parsoune. Olor, ièle, é poye pa déssindre o lo messa. Olor, avan de moda, i l'avion beta lo buche su lo gran chemineye.

E pi i l'avion di : *"ve tan te coucha, t'a ma qua demoura tranquil"*. Oué bon.È é moudire. E pi s'apelire lou z'un lou z'otre, lou vésin, pasque, tsé bin, pou pa déssindre tou sou. E, bon, é fire o la messa de ménè.

E pi, do tan – lo vieilli étè un po sourdo – djin son le, é écouti, to pa in co... I disî : *"Qué quo yio ? Y an a que son pa moda ? Il apélon : ouou, ouou"*. Olor, i disî : *"mé i son modo, quan te dio, la Marguite, la Janete et la Janeton"*. Olor o continuè : é ou, ou, ou...

E o continuè. *"Mé enfoin"*, i disî, que la vieilli : *"coumé voué foua, i son ben mouda, ya bin djé lontin, qu'i son venu vous apela, lou vésin"*. Olor i répètè toujour : *i son moda, quan te dio, la Paquete, la Marguete et la Janeton"*.

Duri lontin, lontin, una partia de la né. Finalaman, é n'antandi rin plu. E quan i arivire de lo messa de ménè, lo vielli disî : *"ou ! la la ! Y an a qui vou z'on apela lontin. J'aïe bio lou djire que vo étian moda, é comprenion pè, é continè"*.

O disè : *"Coui qué raconte, lo vieilli, é radote"*. Bon, alor, y en a una qui disî : *"fo ola bèssè lo buche qu'é su la chemineye, é étinte"*. Olor é fi dégramilla la buche. E qué qu'é trove su la buche ? Le chavan, qu'ave tounba sur la chemineye é que s'étè brulé...

Jeanne Durand

Le chat-huant

Quand j'étais petite mon grand-père aimait bien raconter un conte. Il disait que ça s'était passé à La Valette. Alors c'était pour la messe de minuit. Et ils descendaient tous, à l'époque, à pied, de là-haut. Ils descendaient à l'église de Marcoux avec des lampions, des lampes tempête, des lanternes. Et avant de partir, dans une maison, il y avait une vieille personne. Alors, elle, elle ne pouvait pas descendre à la messe. Alors, avant de partir, ils avaient mis la bûche dans la grande cheminée.

Et puis ils avaient dit : *"Va te coucher, tu n'as qu'à rester tranquille."* C'est bien. Et ils partirent. Et puis, ils s'appelèrent les uns les

autres, les voisins parce que - tu sais bien - pour ne pas descendre tout seul.

Et pendant ce temps – la vieille était un peu sourde – dans son lit, elle entendit, tout à coup... Et elle dit : *"Qu'est-ce qu'il y a ? Il y en a qui ne sont pas partis ? Ils appellent : hou ! hou ! hou !"* Alors elle dit : *"Mais ils sont partis, je te dis : la Marguerite, la Jeannette et la Jeanneton."* Alors ça continuait : hou ! hou ! hou !

Et ça continuait. Mais enfin, elle dit, cette vieille : *"Comment ça se fait, ils sont bien partis, il y a bien déjà longtemps qu'ils sont venus vous appeler, les voisins."* Alors elle répétait toujours : *"Ils sont partis, la Paquette, la Marguerite et la Jeanneton."*

Cela dura longtemps, longtemps, une partie de la nuit. Finalement, elle n'entendit plus rien. Et quand ils arrivèrent de la messe de minuit, la vieille dit : *"hou ! la, la ! Il y en a qui vous ont appelés longtemps. J'avais beau leur dire que vous étiez partis, ils ne comprenaient pas, ils continuaient."*

Ils dirent : *"Qu'est-ce qu'elle raconte, la vieille ? Elle radote."* Bon, il y en a une qui dit : *"Il faut aller ranimer la bûche qui est dans la cheminée, elle est éteinte."* Alors, elle découvrit la bûche. Et qu'est-ce qu'elle trouve sur la bûche ? Le chat-huant qui était tombé dans la cheminée et qui s'était brûlé.

*

* *

O couta de lo chofeuse !

Voué le Marcel quan o fréquentave lo Marie. Lo Marie de vé lo Grange. Y a quoque tan qu'é se fréquentaille è y a un jour, una dièmonche, le pare de lo Marie djizi : "Te po bian demourè po soupè !" È o resti po soupè. È, opré le soupè, fale se randre. Ou fale y mountè. O l'étié de vé Louébe, le Marcel.

Olor, voué un po couma mon istoire de tou o l'ure, mè se, vouère le brouillère. De brouillère o coupè o couté. Olor, connussive bon un po le chemi, mè mal. O repri le chemi san sobé bian onte o alave. O se trouvi o vialaje de vé Chazelles.

Olor, vé Chazelles, que fére ? Sou un chapio, y aï l'ansiène chofeuse é pé un ta de blou de crouéza.. O se dji : "ne pove que me coucha étche". O ne counusse po ossé po tournè chi se. O l'aï po de se pardre. . olor o couchi étche, o couta de lo chofeuse, djin lou crouéza. O l'otandji que le jour se lève.

Dè que le jour coumansì o se levè, bian sur, o s'an ali. Quan o arrivi chi se, é lui djizire : A, t'a coucha chi lo miye ! É bian , o djize : "jomoué, j'é pu leur fére crére que j'aï coucha o couta de lo chofeuse !"

Maurice Brunel

A côté de la chauffeuse

C'est le Marcel quand il fréquentait la Marie. La Marie de la Grange. Il y a quelque temps qu'ils se fréquentaient et il y a un jour, un dimanche, le père de la Marie lui dit : "Tu peux bien rester à souper !" Et il reste pour le souper. Et, après le souper, il fallait s'en aller. Il fallait y monter. Il était de Loibbe, le Marcel. Alors, c'est un peu comme mon histoire de tout à l'heure, mais lui, c'était le brouillard. Du brouillard à couper au couteau. Alors, il connaissait bien un peu le chemin, mais mal. Il reprit le chemin sans savoir bien où il allait. Il se trouva au hameau de Chazelles.

Alors, à Chazelles, que faire ? Sous un hangar, il y avait l'ancienne chauffeuse et puis un tas de "blou" (déchets) de colza. Il [se] dit : "Je ne peux que me coucher ici". Il ne connaissait pas assez pour retourner chez lui. Il avait peur de se perdre. Alors, il coucha là, à côté de la chauffeuse, dans le colza. Il attendit que le jour se lève.

Dès que le jour commença de se lever, bien sûr, il s'en alla. Quand il arriva chez lui, ils lui dirent : Ah ! Tu as couché chez la "miye" (1) ! Et bien, il disait : "Jamais j'ai pu leur faire croire que j'avais couché à côté de la chauffeuse !"

(1) *La miye* : on dirait aujourd'hui la petite amie.

Mon violajou

Xavier Marcoux (1911-1992), né à Chalmazel et pendant de longues années commerçant montbrisonnais, est l'un des derniers poètes patoisants du Forez. Il a lu ce poème, pour célébrer son hameau natal, au cours d'une veillée Patois Vivant au Centre social de Montbrison en 1977.

Mon violajou, vé Normou

O in, dou, tré, katrou

Sin kore de mouézou,

To in piéro de ché nou.

Otor de mon violajou

O y o, kontè lou,

O ! byen san ébrou

De ché nou :

Fresse, plé, poudre, ogriolou.

Din'o, oué le plan de Fangoui,

Jonouéré, bruyéri, pin.

Plu d'in'o : ampoué, sopin.

To tyin li foué bouke jintchi.

Po davan, voué le soulé levan,

Lu pro o kouchan

Lu pro o levan.

Le prïntin, li fan

In devanté de boroban.

Lou violajou de ché nou,

Ovizè lou trétou,

Mon hameau, à Nermond

A un, deux, trois, quatre

Cinq corps de bâtiments,

Tous en pierre de chez nous.

Autour de mon hameau

Il y a, comptez-les,

Oh ! Bien cent arbres

De chez nous :

frênes, peupliers, sorbiers, houx.

En haut, c'est le plan de

Fangouin,

Genêts, bruyères et pins.

Encore plus haut : framboises

et sapins.

Tout ça lui fait bouquet joli.

Par-devant, c'est le soleil levant,

Les prés au couchant

Les prés au levant.

Le printemps lui fait

Un tablier de pissenlits.

Les hameaux de chez nous,

Regardez-les tous,

Son ossi jintchi ke vé Normou.
Oué po tien
Ke bioco de Porizien
Venon se violè d'ér forézien.

Sont aussi jolis qu'à Nermond.
C'est pour cela
Que beaucoup de Parisiens
Viennent se saouler d'air
forézien.

Xavier Marcoux

*

* *

Le lère

Mon père, in n'a tu mīnjè de lère ! Blan ! De morsé couma mouon pun, tche. Jamé, j'é veu qu'aï éna piqua de moutèrde dessus. O mīnjave le lère coum'éon. Tou lou modjīn, tou lou modjīn, tou lou modjīn, mīnjave le lère...

È nu, quan j'ayon foué lo brīngue, lo diomonche, le lu de vé modjīn, i an aī un moursé que couye, doué vé couma lé tasse, étche, o coume éon, tou blan. È, o l'époque, moun père fezi de peur. O fezion dou san, dou san sīnquanta kilo, é blan.

È o se que te sarve, su le pan, ji d'assiete... Cho. O, la, la ! È le lu, po ovolè lo veyè ! Eureuziman, de mouman, i aī le chīn sou lo trèble. Ou n'an passaye ün moursé po le chīn, parci que... Atan un mouman ! A mè, tou lou lu o betaye couére ün moursé de lère bian grè. A, mon vieu. O la, la, lé remonté d'iole !

È justoman, je me djizi : quan te sara o la retrète, je vouli tournè prondre l'obitude de fére éna soupa de cho le modjīn ün moursé de lère. È pé é m'o dji : no, no, no ! Atan, atan, dépanson po tan qu'ition ! Lèsse ton monège tranquile, etche.

Raymond Trunel

(Souvenir de Raymond Trunel, enregistré le 9 septembre 2011 à Saint-Bonnet-le-Courreau dans le cadre des activités du groupe *Patois vivant* du Centre social de Montbrison)

Le lard

Mon père, il en a mangé du lard ! Blanc ! Des morceaux gros comme mon poing, ici. Jamais je n'ai vu qu'il ait mis une "pique" de moutarde dessus. Il mangeait le lard comme ça. Tous les matins, tous les matins, tous les matins, il mangeait le lard... Il fallait voir les morceaux qu'il a mangés , mon père !

Et nous, quand nous avons fait la bringue, le dimanche, le lundi matin, il y avait un morceau qui cuisait, comme deux fois les tasses, ici, haut comme ça, tout blanc. Et, à l'époque, mon père faisait des porcs. Ils faisaient deux cents, deux cent cinquante kilos, et blanc.

Et c'était lui qui te servait, sur le pain, pas d'assiette... Chaud. Oh ! la la ! Et le lundi pour avaler cette chose ! Heureusement, il y a des moments, il y avait le chien sous la table. On en passait un morceau pour le chien, parce que... Attends un moment ! Ah ! mais, tous les lundis il mettait à cuire un morceau de lard bien gras. Ah ! mon vieux. Oh ! la la ! les remontées d'huile !

Et justement, je me disais : quand je serai à la retraite, je vais reprendre l'habitude de faire une soupe de choux le matin [avec] un morceau de lard. Et puis elle ma dit : non ! non ! non ! Attends, attends, on dépense pas tant que ça ! Laisse ton manège tranquille, ici.

*

* *

Kan ou érïn tcheton

Xavier Marcoux (1911-1992), l'un des derniers poètes patoisants, a lu ce poème en patois de Chalmazel au cours d'une veillée Patois vivant au Centre social de Montbrison en janvier 1978.

Kan ou érïn tcheton, ou èrïn pè
gran,

Pô boukè lé fiyé montavïn su ïn
ban.

Quand j'étais petit, je n'étais pas
grand,

Pour embrasser les filles
je montais sur un banc

Kan ou érïn tcheton, pô coulé
kemô ïn gran

Sô me éssio, betavïn ïn ékouan

Kan ou érïn tcheton golopia, ou
érïn

Pô fouére pô o fiyé : rikavïn,
rikavïn.

Kan ou érïn tcheton, to voyin ou
érïn,

Si ou ôvïn lo brakô, rin ne foyïn.

Kan o fiô tan pô gran, menavïn
chiôre é vio,

Ouérïn pô dovan è opelavïn :
ôvo ! ôvo !

Kan ô portavïn ô grô vora, ô son
bôcha,

Koué kô chantevïn ? Chantavïn :
keri, tchia.

Kan ô menavïn mô chatô ô cha
blan

Koué ko betavïn ? Betavïn :
chossou blan.

Quand j'étais petit, pour glisser
comme un grand

Sous mes sabots, je mettais un
écouan (1).

Quand j'étais petit, galopin,
j'étais

Pour faire peur aux filles : je
donnais des coups de tête.

Quand j'étais petit, tout vaillant
j'étais,

Si j'avais la flemme, rien je ne
faisais.

Quand je fus un peu grand, je
menais chèvres et veaux,

J'étais par devant et j'appelais :
venez ! venez !

Quand je portais à manger au
gros verrat, à son "*bachat*",

Qu'est-ce que je chantais ? Je
chantais "*kery, tchia*".

Quand je menais ma chatte au
chat blanc

Qu'est-ce que mettais ? Je
mettais : chaussons blancs.

Xavier Marcoux

Écouan : mot régional désignant la dosse, dernière planche sciée
qui conserve son écorce d'un côté.

Le chemi de croui

Étan gomino, lu chemi de croui, vouère presque éna féta. I ave de chemi de croui touté lé diéminche de coréme. Olor notra mère alève o lo segonda meusse. Aportave le djinè po prandre le chemi de croui opré-médiye. Olor, por nou, vouère deja éna féta de minjè defo. O lo campagne, étian po abitué o tien.

Si fayi bon, n'alian minja caréman defo, djin lou pra. È si fayi mové, alian minjè chi Jean Genet qu'ayi un petchi café vé Sin-Lurin...

É pi notra mère prene le café opré le repè, pa nou, bian sur. Vouère rigolo parce que o l'ère sorvi djin un gran vère o pié coume djin lou bistro. Vouère toujours le mémo repè, bian sur : un eu du, de salé qu'ère coué, froumaje, un frui. È étion continte de minjè djin lé chan de gené...

E pi l'opré-médiye, i ave le chemi de croui... coume djin le tan, bian sur. Le curo suive tou le tour do iéze po lé station. È pi nou, fouyi virè chaque co notra sèle. Vouère fran uno diéminche de féta por nou. D'obitude, alian gardè lou peur...

Etian fran continte, étan gomino. Opré, po lo même.

Anna Reboux

Souvenir raconté en patois de Saint-Laurent-Rochefort par Anna Reboux enregistrée au cours d'une veillée du groupe Patois Vivant au Centre social de Montbrison.

Le chemin de croix

Étant gamines, les chemins de croix, c'était presque une fête. Il y avait des chemins de croix tous les dimanches de carême. Alors notre mère allait à la seconde messe. Elle apportait le repas pour prendre le chemin de croix l'après-midi. Alors, pour nous, c'était une fête de manger à l'extérieur. A la campagne, on n'était pas habitué à ça.

S'il faisait beau, on allait manger carrément dehors, dans les prés. Et s'il faisait mauvais, on allait manger chez Jean Genet qui avait un petit café à Saint-Laurent.

Et puis notre mère prenait le café après le repas, pas nous, bien sûr. C'était drôle parce qu'il était servi dans un grand verre à pied comme dans les bistros.

C'était toujours le même repas, bien sûr : un œuf dur, du salé qui était cuit, fromage, un fruit. Et nous étions contentes de manger dans les champs de genêts.

Et puis l'après-midi, il y avait le chemin de croix... comme dans le temps, bien sûr. Le curé suivait tout le tour de l'église pour les stations. Et puis nous, il fallait tourner à chaque fois notre chaise. C'était tout à fait un dimanche de fête pour nous. D'habitude on allait garder les cochons...

Nous étions tout à fait contentes, étant gamines. Après, c'est pas pareil.

*

* *

Lo veyè

Djïn noutré mountagné lez'ivèr èron louon d'otré vé. La payi ère blan de vé de mé ontié. Lé chandialé pandion a bou de lé klotjuré. Defo, po ìn cha, jamé de voitjuré. E la vio se passave touto djïn lo mouézouon. Darié lo porto in payasson po koupè l'oro ke fiolève.

Erou alor éko k'aye de bouè sou la chapio, de troufé djïn lo kàvo, de janbouon o charnié è de lé de lé vaché po lou pitche dornié. De l'étrèle o kouin do fuo lo vio se passève trankilo. Po se distrére i aye lé veyé.

Lou véjïn venion vé ché nou ou nez'otre alèvan vé ché yèlou. D'ino mouézouon o l'otro fouye fére lo trache avé de pale è de balé, sekour se z'eklo su lo dorére marchi, è alè s'instalè po davan in bouon fuo k'éklérève plu for ke lo lanpi a pétrole ke pandoulave o d'ìn klo.

Ma gran-mère fiolève la lana, sa kouligne otochè o kouto. Ma mère brechève po fére de trico ou de chossé ke nou tenèvon bian cho djïn noutrou éklo.

Vouère lou bouon mouman de l'ivèr ke passèvon. Po déchéne lou rire lé blagué se krouézèvon. Ayan surtou in véjï kère bian rigolo. O

l'ayi bourlingo in po touto so vio. O sètève le boué po fére lou batjimon. Le travé se féii tout'o brè de ko ton. Fouyi de brè soulide po maniè lou tron, è do madjin o sé po tjrè su le séton. Le Glode ayi otan d'istoir a nou kountè ko l'ayi de tabè djïn sa tabatéri. O s'on fourève djïn le nè on étournan tan for ka sayi n'on fére po fére rire lou mouénè.

Sa feno parlève ovargnè. Amèvon bian l'ontondre è surtou l'ovisè parské féji de dantélé. É non féji de chi bèlé ! É l'apourtève son karé ké betève su sou jané, plon de pitji fuzé ka kliketèvon djïn sou dé, é dansèvon, dansèvon koumo de farfadè.

Avé ino pélo partuzè, su lé brèzé de lo bretagne ne fejian kouére lé chatagné ke mïnjevàn oprè on nou brulan lou dé. Po lé dijèrè beyan de vïn d'érèlé kère bien pikoutan è bouon po lo santé. A ! Lez'amèvan bien, lou jouéne, lé veyé. Chantèvan de chansouon, fejan chantè lou vié, è pé, de vé, dansèvon on chantan la bourè. Noutron éklo klàkèvon su lou planchié de bouè. L'oro pouye rounflè dedjin lo cheminèye, defo l'ivèr toumbè on grossé patoleyé, éran bian o cho. Nez'amuzèvan bian son déboursè in so. Vouère de bou mouman !

Antoinette Meunier

Antoinette Meunier (1901-1988), née à Verrières, évoquait les veillées de son enfance, en 1977, au cours d'une rencontre "Patois vivant" au Centre social de Montbrison.

La veillée

Dans nos montagnes les hivers étaient longs autrefois. Le pays était blanc parfois des mois entiers. Les chandelles [de glace] pendaient au bout des clôtures. Dehors, pas un chat, jamais de voitures. Et la vie se passait toute dans la maison. Derrière la porte un paillason pour couper l'air qui sifflait.

Heureux alors celui qui avait du bois sous le hangar, des pommes de terre à la cave, des jambons au charnier et du lait des vaches pour le petit dernier. De l'étable au coin du feu la vie se passait tranquillement. Pour se distraire il y avait les veillées.

Les voisins venaient chez nous et nous autres allions chez eux. D'une maison à l'autre il fallait faire la trace avec des pelles et des balais, secouer ses sabots sur la dernière marche, et aller s'installer

devant un bon feu qui éclairait plus fort que la lampe à pétrole qui pendait à un clou.

Ma grand-mère filait la laine, sa quenouille attachée au côté. Ma mère tricotait pour faire des tricots ou des bas qui nous tenaient bien chaud dans nos sabots.

C'était les bons moments de l'hiver qui passaient. Pour déchaîner les rires les blagues se croisaient. On avait surtout un voisin qui était très drôle. Il avait bourlingué un peu toute sa vie. Il sciait le bois pour faire les bâtiments. Le travail se faisait tout à bras de ce temps. Il fallait des bras solides pour manier les troncs, et du matin au soir tirer sur la scie. Le "Glaude" avait autant d'histoires à nous conter qu'il avait de tabac dans sa tabatière. Il s'en fourrait dans le nez en éternuant aussi fort qu'il pouvait pour faire rire les enfants.

Sa femme parlait auvergnat. Nous aimions bien l'entendre et surtout la regarder parce qu'elle faisait des dentelles. Elle en faisait de si belles ! Elle apportait son carreau qu'elle mettait sur ses genoux, plein de petits fuseaux qui cliquetaient dans ses doigts, et dansaient, dansaient comme des lutins.

Avec une poêle trouée, sur les braises de la Bretagne, nous faisons cuire les châtaignes que nous mangions ensuite en nous brûlant les doigts. Pour les digérer nous buvions du vin d'airelles qui était bien pétillant et bon pour la santé.

Ah ! Nous les aimions bien, [nous] les jeunes, les veillées. Nous chantions des chansons, nous faisons chanter les vieux, et puis, parfois, nous dansions en chantant la bourrée. Nos sabots claquaient sur les planchers de bois. Le vent pouvait ronfler dans la cheminée, dehors la neige tomber à gros flocons, nous étions bien au chaud. Nous nous amusions bien sans dépenser un sou. C'était des bons moments !

*

* *

Le mossu, le tsorpantié

Yoye de mossou dyin tsake violadzu. Tsa couo trovoyèvon o dou trë, in équipò, kan y oye no mësu o batyi ou no gròsso reporochon.

Orivèvon ovec louron sa d'utye : lo truèlo, lo seye, lou burin, le fi, le gnevô. Che le trovè ère importan, le tsar olève kar tuto lo veyà. Ma èron pa équipéo ô lou mouyan d'onè, è louron trovè ère dyu. E , bian chur, y oye dji d'orchitecte.

Lou tsorpantié megnujé fojon in pouo tu : lé tsorpante de lou batyemin; ma ôche lé gratte, lé caisse, lé porte, lé fenêtre, lé reporochon. Kan y oye in môr vegnon prindre lé mejure po faire le tsanssé. M'èt'évi que vèyu intyé mon vije le tsorpantié, ovec sé brèyé bluye fran lardze, è le double mètre chu lo couèche drètye. Chîntyè le boué de loin. Kokou j'un fojon ôche le mobillé ma èron plu rare.

Jean de Vé Bounaire

Le maçon, le charpentier

Il y avait des maçons dans chaque village. Parfois ils travaillaient à deux ou trois en équipe, quand il y avait une maison à bâtir ou une grosse réparation. Ils arrivaient avec leur sac d'outils : la truelle, le seau, les burins, le fil (à plomb), le niveau. Si le travail était important le char allait chercher toutes leurs affaires. Mais ils n'étaient pas équipés avec les moyens actuels. Et leur travail était dur. Et bien sûr, il n'y avait pas d'architectes.

Les charpentiers-menuisiers faisaient un peu tout : les charpentes des bâtiments mais aussi les herses, les caisses, les portes, les fenêtres, les réparations. Quand il y avait un mort, ils venaient prendre les mesures pour faire le cercueil. Il me semble que je vois encore mon voisin le charpentier avec ses pantalons bleus très larges, et le double mètre sur la cuisse droite. Il sentait le bois de loin. Quelques-uns faisaient aussi le mobilier, mais ils étaient plus rares.

(extrait de Jean Chassagneux, *Un patois francoprovençal : Saint-Jean-Soleymieux*, Village de Forez, 2010)

*

* *

Pouyan Li porlè, o que l'ouomou !

Il y a quarante ans, Jean- Louis, un vieux maître d'école racontait une petite scène qui s'était passée à Usson, son pays natal.

N'é pè un couonte. E vré ; s'é possa do couto de vé Son Bounë-le-Chaté, vé Usson, crèye, onte é porlon po fran le mémou potoua que vé chi nou. Lou païsan fézian lou fon de tou lou lè. Ou'ère bion se, mè fouyi vitou z'o romossè, lo ploye menaçave...

Djïn le violage, le Guste vouyi rantrè ün chèr de fon djïn so grange. O l'aï charja tan que poussible, fran cuche. Lo chorè ne passève po par lo porta. Tou le mouonde s'i bète po tchirè, poussè : son gorsouon, lé fene, lou mouénè, lou vézi... Rin o fère.

Le Guste, ïn coulère, juraye tan que pouyi : de bon é de non ! de gui é de gu ! O lo fin, la biate, na bouna viya sor de so mouéson é se fèche : "*O Guste, oréto-te ! Que t'o foué le Bon Dji ? Vou'é po de so fote.*"

E notron Guste li répon : "*Pouyan bon li porlè, quan mémou, o que l'ouomou !*"

E le Guste aï in po réson mémou si vou'é fran mal de jurè... Voué vré. Pouyan Li porlè.

Recueilli par le groupe *Patois vivant* du Centre social de Montbrison.

*

* *

On peut Lui parler, à cet homme !

Ce n'est pas un conte. C'est vrai ; ça s'est passé du côté de Saint-Bonnet-le-Château, à Usson, je crois, où on ne parle pas tout à fait le même patois que chez nous. Les paysans faisaient les foins de tous les côtés. C'était bien sec, mais il fallait vite les rentrer, la pluie menaçait.

Dans le hameau, le Guste voulait rentrer un char de foin dans sa grange. Il avait chargé autant que possible, complètement plein. La charrée ne passait pas par la porte. Tout le monde s'y met pour

tirer, pousser : son fils, les femmes, les enfants, les voisins... Rien à faire.

Le Guste, en colère, jurait tant qu'il pouvait : des bons et des noms ! des gui et des gu ! A la fin, la béate, une bonne vieille, sort de sa maison et se fâche : *Oh Guste, arrête-toi ! Qu'est-ce qu'il t'a fait le Bon Dieu ? C'est pas de sa faute.*

Et notre Guste lui répond : *On peut bien lui parler, quand même, à cet homme !*

Et le Guste avait un peu raison même si c'est tout à fait mal de jurer... C'est vrai. On peut Lui parler.

Parlons patois

- Parlons patois, Marguerite Gonon nous encourage Groupe Patois vivant
- *Lu ralèye*, les feux de joie Pierre Dumas
- *Vé Kouté*, chanson d'Ecotay (recueilli par) M^{me} Boibieux
- *Charivari* Jean Chambon
- *Lou rampoyo de sèle*, les rampailleurs de chaises Jean Chassagneux
- *Noutron poué, noutron égo*, notre puits, notre eau Maurice Brunel
- *Lo mountagni*, la montagne Valérie Laurent
- Accordailles d'autrefois Célestin Masson
- Les fréquentations d'autrefois Jean Chambon
- *Le morétsa*, le maréchal-ferrant Jean Chassagneux
- *Le mônié, le boulongjé è lo boulongzère*,
le meunier, le boulangeret la boulangère Jean Chassagneux
- *Marchan d'éklio*, marchand de sabots Jean-Claude Fayard
- *Lo feye djin le bacha*, la brebis dans l'abreuvoir M^{me} Masson
- *La mouma*, la maman Xavier Marcoux
- *Lo damo blanchi de vé Feur*, la dame blanche Pierre Dumas
- *L'éclutyé*, le sabotier Jean Chassagneux
- *Lou ponpi de Sin-jorje-en-kouzan*,
les pompiers de St-Georges-en-Couzan Célestin Masson
- *Le patya de vé Gourgoun*, le patia de Gourgon Jean Chambon
- *La fene blanchi*, la femme blanche Pierre Dumas
- *La chassi rouyalo*, la chasse royale Pierre Dumas
- *Lé monôre*, les ouvriers à la journée Jean Chassagneux
- *Lé oyé*, les oies Philippine Chambon
- *Lou-garou*, loup-garou Pierre Dumas
- *Le pan et le migoure*, le pain et le migoure Denise Roche
- *Lé mouché tiolèrde*, les mouches cantharides Madame Poyet
- *L'école de vé lé Champè*, l'école des Champas Jeanne Fenon
- *Lou gronoyon*, les têtards Maurice Brunel
- *Le tsaron*, le charron Jean Chassagneux

- . *Lou sétère de lon*, les scieurs de long
 - . *Lu vachi*, les vachers
 - . *Lo chioche de vé Crémio*, la cloche de Crémeaux
 - . *Le Chavan*, le chat-huant
 - . *O couta de lo chofeuse !* A côté de la chauffeuse
 - . *Mon violajou*, mon hameau
 - . *Le Lère*, le lard
 - . *Kan ou ériin tcheton*, quand j'étais petit
 - . *Le chemi de croui*, le chemin de croix
 - . *Lo veyè*, la veillée
 - . *Le mossu, le tsorpantié*, le maçon, le charpentier
 - . *Pouyan Li porlè, o que l'ouomou !*
on peut lui parler à cet homme !
- Jean Chassagneux
Célestin Masson
- Jeanne Durand
Maurice Brunel
Xavier Marcoux
Raymond Trunel
Xavier Marcoux
Anna Reboux
Antoinette Meunier
Jean Chassagneux
- Jean-Louis

Cahiers de Village de Forez

n° 100, 1^{er} trimestre 2012

Site : villagedeforez.montbrison42.fr

Siège social : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.

Comité de coordination : Geneviève Adilon, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot, Claude Latta, Paul Valette.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Paul Valette, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012.

ISSN : 0241 - 6786

Impression : Gravo-clés, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.